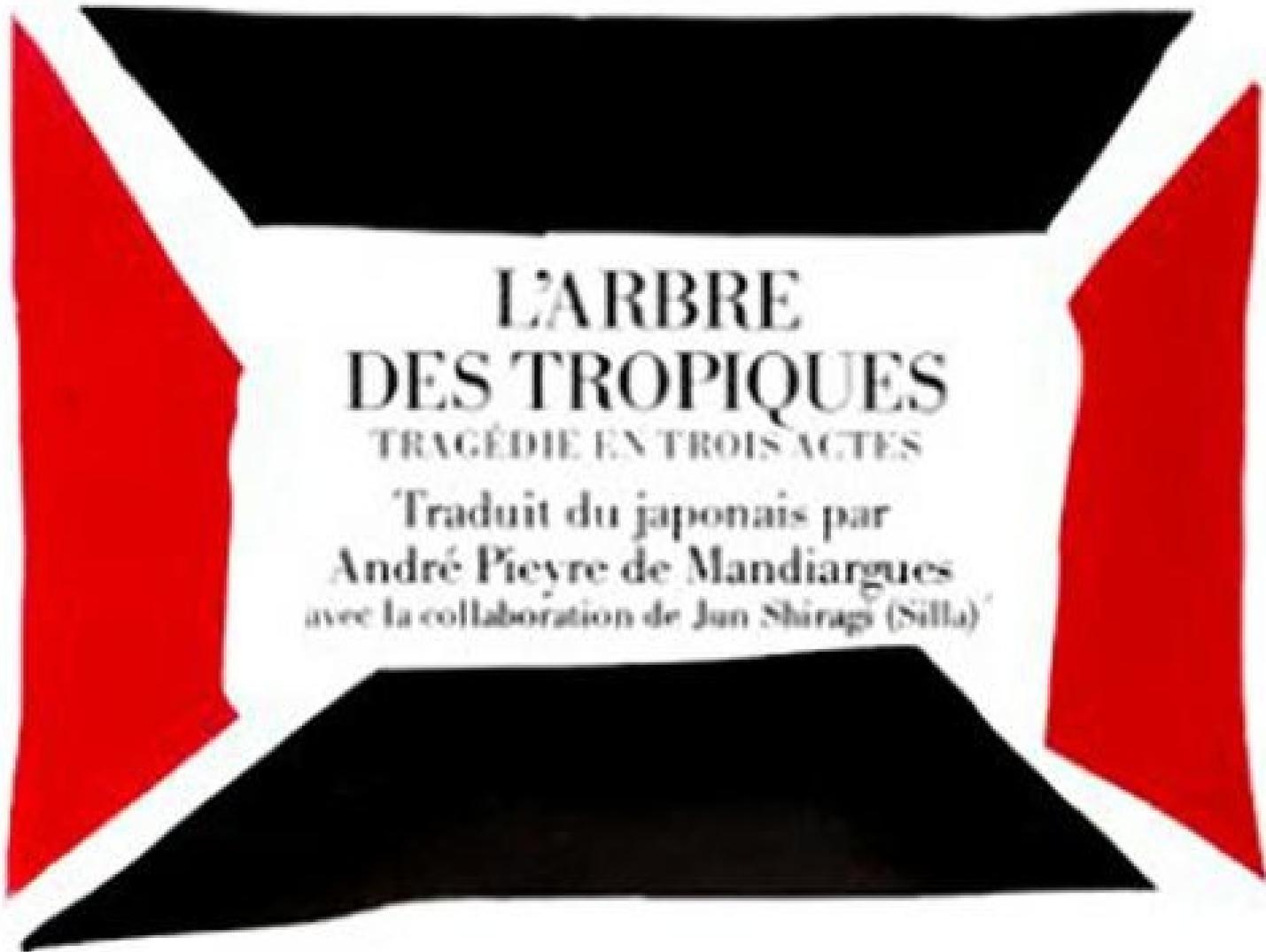


YUKIO MISHIMA



L'ARBRE  
DES TROPIQUES  
TRAGÉDIE EN TROIS ACTES

Traduit du japonais par  
André Pieyre de Mandiargues  
avec la collaboration de Jun Shiragi (Silla)

LE MANTEAU D'ARLEQUIN  
THÉÂTRE FRANÇAIS  
ET DU MONDE ENTIER



*irf*

GALLIMARD

**Yukio Mishima**

**L'arbre des tropiques**

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES

TRADUIT DU JAPONAIS  
PAR ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES  
AVEC LA COLLABORATION  
DE JUN SHIRAGI (SILLA)

*Gallimard*

Titre original :

NETTAIJU

© Yoko Mishima, 1960.

Originally published in Japan.

All rights reserved.

© Éditions Gallimard, 1984, pour la traduction française.

PERSONNAGES :

KEISABURO

RITSUKO

ISAMU

IKUKO

NOBUKO

*Temps : de l'après-midi à une heure tardive de la nuit, un jour d'automne, en 1959.*

## ACTE I

### SCÈNE I

IKUKO

*Dans la chambre d'Ikuko, par un bel après-midi d'automne. Une cage à oiseaux dans un coin. Ikuko est au lit, assise, appuyée sur des oreillers.*

IKUKO

Petit oiseau, mon gentil petit oiselet, ton dernier jour est venu. Passé ce soir, après tant d'agitation et de gazouillis, tu trouveras un bon sommeil paisible. Ton destin, un mois à vivre, j'en ai décidé quand on t'acheta chez le marchand d'oiseaux et quand on te mit dans cette cage. C'était à la fin de l'été ; le soleil qui baignait le jardin était encore chaud. Tu fus à moi avec tes jolis yeux et tes belles plumes... mais au moment où tu vins je décidai que je te laisserais vivre un mois seulement. Non pas de sang-froid, petit oiselet, et j'en ai souffert aussi, à mon habitude. En vérité, mon secret désir était de ne laisser à tous les oiseaux qu'on m'apportait qu'un nombre égal de jours à vivre... Mais si j'avais ainsi fait, n'aurait-on pas tout découvert ? Cette nuit, je te retirerai gentiment de ta cage, comme j'ai fait avec tous les autres. Je te serrerai entre mes seins chauds, pour que tu sentes la bonne odeur d'un corps de jeune femme, et quand tes paupières blanches se fermeront avec délices, de ces doigts que voici, je t'étranglerai. Tous les autres sont morts de la même façon, mon oiselet. Ma propre vie pourrait s'éteindre demain, mais chaque fois que je tue un oiseau il me semble que je prolonge un peu sa durée tremblotante. Il doit y en avoir eu près d'une dizaine, jusqu'ici... oui... sept... huit, tu seras le huitième. Faire qu'un oiseau devienne mou dans ma main et y meure, je suis heureuse d'être capable de cela au moins, avec le peu de force qui me reste... Dois-je dire ce qui arrivera après que tu seras mort, mon oiselet ? Je te remettrai doucement dans ta cage et je dormirai bien mieux que de coutume. Au matin, quand je m'éveillerai, j'entendrai ma tante me dire avec commisération : « Ton petit oiseau est mort, lui aussi. » Je pleurerai, j'appellerai tout le monde dans ma chambre pour que tous sachent l'événement de mauvais augure. Ils se lamenteront avec moi, ils chanteront ma chanson funèbre favorite. Dans leurs yeux je lirai : « Un autre petit oiseau est mort dans la chambre d'Ikuko. Pourvu que ce ne soit pas un signe fatal. » Je pleurerai à longueur de journée. Tout demain, je pleurerai avec un grand bonheur.

*On entend la sonnerie d'un timbre de bicyclette, dans le jardin, à gauche.*

Oh ! C'est Isamu.

*Elle tire un miroir de sous l'oreiller et coiffe ses cheveux.*

Je suis heureuse que tu sois revenu.

## SCÈNE II

ISAMU, IKUKO

ISAMU, *approchant d'elle* :

Comment vas-tu ?

IKUKO, *son visage s'éclaire* :

Beaucoup mieux aujourd'hui, je te l'ai dit. Mais quand on est aussi malade que je le suis, d'après les gens, on se sent quelquefois si bien que l'on croit être guéri, et c'est juste avant de mourir.

ISAMU, *d'une voix sombre* :

Ne dis pas d'absurdités.

IKUKO

Raconte-moi, comme d'habitude, tout ce que tu as fait aujourd'hui. Où as-tu été, sur ta brillante bicyclette neuve ? Tu es mes jambes, tu es mes yeux, tu le sais. Parle. Je t'avais demandé d'aller n'importe où au bord de la mer, n'est-ce pas ?

La seule idée de la mer par un si beau jour me rend folle de désir et de joie. Tu y es allé ?

ISAMU

Oui.

IKUKO

Est-ce qu'elle était belle ? Elle brillait ?

ISAMU

Oui, à cause du pétrole qui la couvre.

IKUKO

Comment était le ciel ? De quelle couleur ?

ISAMU

Plutôt sale et de la couleur des fumées d'usine.

IKUKO

Mais la mer est toujours la mer, malgré les pollutions de l'industrie. Dis-moi... As-tu vu beaucoup de bateaux ?

ISAMU

J'en ai vu beaucoup, oui.

IKUKO

Merveille ! Des bateaux... Quantité de bateaux !

ISAMU

Avec mon vélo, je suis descendu jusqu'à la grande route, et puis plus loin, vers le nord. C'est la première fois que j'allais par là. J'ai vu un abattoir, une fabrique de limonade, d'autres choses. Puis j'ai pris, à droite, la direction de la mer, mais sans la voir. Il y avait des champs conquis sur elle, puis un canal et, si tu le passais sur un pont, tu te retrouvais devant des terrains reconquis.

IKUKO

La terre prise à la mer était baignée de sa brise, n'est-ce pas ?

ISAMU

Oui, comme si ç'avait été le pont d'un navire géant et immobile.

IKUKO

Oh ! Que j'aimerais voir un bateau... Un bateau capable de faire voile au loin. Mais tu as vu beaucoup de bateaux, Isamu... De quelle espèce ? Dis-moi...

ISAMU

Attends un peu. Je suis remonté sur mon vélo pour aller jusqu'à la dernière terre reconquise, et cette fois la mer était au bout. Mais la terre est presque entièrement couverte d'herbes. Il y avait là quelques forts qui s'avançaient dans la mer ; ce ne sont plus que des monticules d'herbe, avec des restes de murs écroulés où grimpe le lierre pourpre. Au-delà du monticule passent des voiles, et l'on voit se balancer des mâtures de cargos.

IKUKO

Des mâts qui se balancent au-dessus de l'herbe, oh ! Y a-t-il des mouettes ?

ISAMU

Oui, elles tournent au-dessus des forts dans une sorte d'égarement, cherchant du poisson au pied des murs écroulés où se brisaient jadis les vagues.

IKUKO

Comme moi, Isamu... Il y avait une fois des vagues autour de moi, qui baignaient mes pieds, des navires en partance. Aujourd'hui je suis en prison sur terre, immobilisée dans le milieu des herbes.

ISAMU, *sans conviction* :

Un jour, je te libérerai, Ikuko. (*Il se penche à demi sur le lit.*) Cette corde d'amarre, qui te retient, je la couperai.

IKUKO

Si seulement tu pouvais...

ISAMU

Je pourrai, je le ferai, je te le promets. Il y eut un temps où nous sortions ensemble et allions n'importe où nous avions envie d'aller. Ce temps reviendra. Même enfants, nous

marchions la main dans la main et l'on disait que nous étions plus unis que tous les frères et sœurs que l'on sût. Quand on me demandait : « Avec qui te marieras-tu ? », je répondais : « Avec Ikuko », et l'on riait. Je me demande ce qu'il y avait là de drôle ?

IKUKO

Rien du tout de drôle, à mon avis.

ISAMU

Maintenant que j'ai grandi, toi seule me donnes force et consolation. Sans toi, je me demande comment je pourrais passer mes jours dans cette grande maison sombre. À la fin des cours, je revenais tout droit de l'école parce que je mourais du désir de voir ton visage. Et quand j'entendais dans la maison ta voix claire, je me sentais heureux ; mais si tu n'étais pas là, la maison devenait pour moi glaciale, obscure, et je n'avais pas le courage d'y mettre le pied.

IKUKO

Ne t'inquiète pas, Isamu, je ne sortirai plus. Toujours je serai là, espérant ton retour.

ISAMU

Ce qui me fait mal est de te savoir malade. Je ne peux l'accepter. (*Serrant de ses mains son visage.*) Pourquoi es-tu tombée malade ?

IKUKO

Je me le demande...

*Ils s'embrassent, longuement. Puis Isamu se lève, va jusqu'au bord de la scène, revient s'asseoir sur le lit de sa sœur.*

ISAMU

Pourquoi était-ce, à ton idée ?

IKUKO

Je voulais peut-être être malade. Lasse de ma bonne santé et de ma perpétuelle agitation, j'aurais souhaité me réduire à n'être plus que deux yeux pour voir, deux oreilles pour entendre. Couchée comme je suis, à longueur de jour, je peux voir clairement une quantité de choses qui échappent aux bien-portants. Oui, c'est cela... Je n'en pouvais plus de me tenir en position verticale en face du monde, à tel point que je suis tombée malade. Il aurait seulement fallu que la maladie ne s'aggrave pas si vite.

ISAMU

Cela ne va pas plus mal, Ikuko.

IKUKO

Toi aussi, tu essaies de me reconforter avec les mêmes mots que les autres. Pourquoi une maladie ne deviendrait-elle pas plus grave, comme l'herbe devient plus épaisse, comme les arbres grandissent ? Chacun, ici, s'efforce de faire pousser la haine dans son cœur comme un arbre dans la terre. Pourquoi mon mal ne pousserait-il pas, lui aussi ?

ISAMU

Cesse de parler ainsi, Ikuko ! Parlons plutôt des jours où tu iras mieux et où je t'emmènerai sur mon vélo jusqu'à la mer, ou ailleurs.

IKUKO

Tu pourras m'emmener quand je serai mourante, car je n'irai jamais mieux... Il n'y en a plus pour longtemps, maintenant. Oui, tu me porteras à la mer sur ton vélo, cramponnée à tes épaules, dans cette chemise de nuit que le vent gonflera comme un grand capuchon blanc que tu aurais pris pour l'expédition. Minuit, et la mer ! Si quelqu'un nous aperçoit, il se rangera avec crainte, pensant avoir rencontré un étrange fantôme qui passait comme une ombre... Je serai morte avant que tu n'arrives au rivage.

ISAMU

Ikuko !

IKUKO

Mes doigts seront agrippés à toi, mes ongles auront pénétré dans ta chair et tu devras en arracher mes mains avant de jeter mon corps à la mer avec force, pour que la marée de nuit l'emporte loin au large.

ISAMU

Ikuko ! Ikuko !

*Serré contre son corps, il plonge le visage dans sa gorge.*

IKUKO, *parlant comme à elle-même, elle secoue sa chevelure :*

Que je serai heureuse ! Quel bonheur ! (*Elle relève le visage.*) Mais, avant notre départ, tu n'oublieras pas de faire ce que tu m'as promis... Tu le feras ?

ISAMU, *se soulevant, avec effroi :*

Oui...

IKUKO

N'oublie pas. Tu l'as juré. Tu dois le faire avant ma mort.

ISAMU

Je le ferai, Ikuko... Cependant... Je... ne...

IKUKO

Tu as peur, n'est-ce pas ? Comment peux-tu avoir peur quand je suis avec toi ?

ISAMU

Je le ferai.

IKUKO

Tu le promets ?

ISAMU, *faiblement :*

Promis.

IKUKO

Ce n'est pas suffisant, Isamu. Tu dois avoir plus de courage. Parce que ce que tu vas faire est détruire l'être le plus mauvais du monde entier, supprimer ce mal entièrement. Seulement alors je pourrai mourir en paix. C'est la plus grande chose, la meilleure, que tu puisses faire pour moi ici-bas. Et si tu ne le fais pas, mon frère chéri, c'est toi qui seras tué un jour ou l'autre.

### SCÈNE III

RITSUKO, IKUKO, ISAMU

*Ritsuko entre, en vêtement voyant.*

RITSUKO

Qu'est-ce que tu es en train de crier si fort, Ikuko ? Tu vas t'épuiser.

IKUKO

Et si je m'épuisais, n'en serais-tu pas contente ?

RITSUKO

Belle façon de parler à ta mère !

IKUKO, *amèrement* :

Tu as l'air magnifique, comme toujours, maman.

RITSUKO

Je suis au goût de ton père. C'est tout.

IKUKO

Ne pourrais-tu te rappeler ton âge, maman ? Ce lourd maquillage, ce vêtement tapageur, cette large ceinture, n'est-ce pas de la folie ?

RITSUKO

On dit que j'ai bon goût.

IKUKO

Tu peux tromper bien des gens, mais non pas quelqu'un qui est en train de mourir, comme moi, et je te vois au travers de ce que tu montres. Tes robes criardes, ton vieux corps déperî ne me cachent rien de ton méchant cœur ni de ses machinations sinistres.

RITSUKO

Pauvre Ikuko ! Tes nerfs malades te font imaginer je ne sais quoi. Et d'abord, tu ne devrais pas avoir tant de lumière dans ta chambre. Le moindre éclat, la moindre touche de couleur vive irritent tes yeux et font que tu me trouves l'air criard... N'ai-je pas

raison, Isamu ? Il n'y a rien de criard dans ma toilette. (*Isamu ne répond pas.*) Ne te force pas à répondre, si tu es de l'avis de ta sœur.

IKUKO, *trionphante* :

Oui, il est toujours de mon côté.

RITSUKO

Aussi longtemps que tu seras malade, tu pourras me dire ce que tu voudras. Mais quand tu iras mieux, il faudra être plus sévère avec toi. Tu prends avantage de ta maladie.

IKUKO

Peu importe, puisque je ne guérirai pas.

ISAMU, *avec désespoir* :

Oh ! Ne répète pas cela.

RITSUKO

Ne t'inquiète pas, Isamu. Elle ne le dit que par rancune.

IKUKO

Belle espèce de maman et d'amour maternel ! Aucune importance, pour toi, que je meure de cette maladie ou non ? Je me demande quelle serait ton attitude si mon père ou Isamu étaient mourants.

RITSUKO

Je n'ai pas de favoris entre les miens.

IKUKO

Non... Mais dans le cas de mon père ou de mon frère tu serais pleine de folles espérances, et si tu les soignais avec dévotion ce ne serait que mensonge. Parce que c'est toi qui hériterais de l'argent, n'est-ce pas ?

RITSUKO, *bouchant ses oreilles* :

Isamu, ne diras-tu rien pour la faire taire ? Cette fille est en train de lancer à la face de sa mère les injures les plus absurdes qu'elle puisse trouver, sans même y croire.

ISAMU, *faiblement* :

Je ne peux l'arrêter. Elle est malade.

RITSUKO

Eh bien, dites ce que vous voulez, tout ce que vous voudrez. La vérité est que je viens d'une vieille famille qui s'était appauvrie et que votre père avait secourue avant de m'épouser. Des médisants ont raconté que je n'étais qu'une calculatrice, et je n'ai rien fait pour les contredire. Mais que j'en sois arrivée à entendre de telles infamies de la bouche de ma propre fille, avec le consentement de mon fils, comment le supporter ? Malheureuse que je suis !

IKUKO

Les médisances n'étaient pas fausses, maman. Il est plus facile de mettre la flèche dans la cible quand on est un peu loin que trop près.

RITSUKO

Si tu es résolue à te mettre cette idée en tête, je n'y puis rien faire. Essaie de réfléchir un moment, pourtant. Même en supposant que je me sois intéressée à la fortune de votre père, n'aurait-ce pas été pour vous deux, mes enfants ?

*Ikuko se met à rire sauvagement ; Isamu l'imité.*

Votre père prend de l'âge et nous devons penser au futur. Si quelque chose lui arrivait, comment pourriez-vous compter sur moi pour vous assister en l'absence de son argent ? Ne comprenez-vous pas que c'est la seule raison que j'aie de tant m'efforcer de plaire à votre père, même en portant des vêtements qui ne vont pas à mon âge et en me pliant à tous ses désirs ?

IKUKO

Quelle admirable et convaincante histoire tu es capable d'inventer, alors que la seule chose qui t'importe est en réalité de t'emparer du tas d'argent. Si je mourais, ce serait pour toi un coup de chance, et à la mort de notre père tu n'aurais plus qu'à espérer au plus vite celle d'Isamu.

RITSUKO

Assez ! Quelle raison as-tu de m'accuser ainsi ?

IKUKO

Demande-le à Isamu.

RITSUKO

Isamu, as-tu raconté à cette pauvre infirme quelque folle histoire de ton invention ?

*Isamu, effrayé, fait un saut en arrière.*

Que lui as-tu raconté ? Dis-le-moi.

*Isamu, recule tandis qu'elle va vers lui.*

Parle ! Sinon, je vais te battre.

IKUKO

Isamu, ne te laisse pas intimider. As-tu oublié ta promesse, la promesse solennelle que tu m'as faite ? Parle-lui avec courage, comme moi. Tu es jeune et fort, et avec les épaules que tu as tu pourrais être un marin. De quoi as-tu peur ? Qu'y a-t-il de si effrayant en notre mère ? Misère ! C'est ta faiblesse, à la fin, qui me désespère.

RITSUKO

Elle a raison. Tu es un faible. Parle. Je te l'ordonne.

ISAMU, *reculant encore* :

Eh bien, je parlerai. C'était il y a trois ans.

RITSUKO

Il y a trois ans ?

ISAMU, *avec effroi* :

Oui. Je venais d'avoir une violente querelle avec mon père après lui avoir dit ma volonté de cesser d'étudier.

RITSUKO

Je me rappelle. C'était affreux, une vraie bataille...

ISAMU

Qui avait commencé en simple dispute...

RITSUKO

Jusqu'à ce que ton père ait perdu patience et se soit mis à te donner des coups.

ISAMU

J'étais tellement furieux que je lui rendais la pareille.

RITSUKO

Tu avais déjà la force d'un homme jeune.

ISAMU

Et papa était très fort. Nous nous étions saisis au corps, nous luttions avec des cris à faire peur.

RITSUKO

Terrible souvenir. Je me demande ce qui serait arrivé si je n'étais accourue de la cuisine et ne vous eus calmés.

IKUKO

Mensonge !

RITSUKO

Mensonge ?

*La mère et la fille se regardent l'une l'autre. Un silence.*

IKUKO

Oui, tu mens... Allons, Isamu, dis-nous la vérité.

ISAMU

Je ne pourrais.

RITSUKO

Parle. Que veut-elle signifier par le mot de mensonge ?

IKUKO

Oui ! Dis-lui tout. Dis-nous sa fausseté. Il est temps de la mettre au grand jour.

RITSUKO

Parle, Isamu !

ISAMU

Tu es venue de la cuisine comme si tu avais voulu arrêter le combat... c'est vrai... mais... mais tu avais à la main un couteau à découper... (*prononçant les mots avec effort*) juste au moment où j'étais debout, une main appuyée sur la desserte... tu as posé le couteau là... le manche tourné vers moi... à portée de ma main.

RITSUKO, *l'interrompant* :

Eh bien, que signifie tout cela ?

*Un silence glacial.*

ISAMU

Du bout des doigts je le touchai ; j'étais plein de haine pour mon père et sans penser à rien j'agrippai le manche. Dans ma main je sens encore le froid du bois humide. Soudain, je compris ce que j'étais en train de faire et je le lâchai. Alors je te regardai, maman, toi qui étais venue pour nous empêcher de nous battre. Si j'avais gardé le couteau à la main, qui sait ce que j'aurais pu faire ? J'ai peur d'y penser. J'aurais pu tuer mon père, c'est certain.

RITSUKO

C'est moi qui étais terrifiée par ce que je voyais... J'étais venue de la cuisine en courant. C'est un pur hasard si j'avais un couteau à la main...

IKUKO, *riant* :

Voilà qui est drôle ! Un pur hasard, dit-elle... Un hasard...

ISAMU

Alors j'ai compris tout à coup ce que maman avait réellement en tête.

IKUKO, *ricanant* :

Un pur hasard...

RITSUKO

Enfin, tous les deux, à quoi voulez-vous aboutir ?

*Un long silence.*

IKUKO

Tu as vraiment envie qu'en quelques mots clairs nous te le disions ?

RITSUKO, *fermement* :

Oui. Qu'êtes-vous en train d'insinuer ?

IKUKO, *doucement, comme en chantonnant* :

Maman voulait faire tuer papa  
Par Isamu sans qu'on la soupçonnât.

*Silence, puis l'on entend la voix d'une femme, Nobuko, derrière la scène.*

LA VOIX, *chantant* :

Combien de temps pourras-tu vivre encore  
Pauvre petit oiseau ?  
Dans le soir le ciel est rouge écarlate  
Pour la mort du soleil.  
Les hommes périssent et puis s'en vont.  
Mon petit oiseau mort  
Gazouillant devant moi me conduira  
Dans mon lointain voyage...

IKUKO, *chantant* :

Les hommes meurent et puis ils s'en vont  
Cher petit oiseau mort

LA VOIX, *chantant* :

Bien au-delà des bords de l'horizon  
Dans la marée de nuit.

IKUKO, *chantant* :

En gazouillant il me pilotera  
Au bout de mon voyage.

IKUKO

C'est la voix de ma tante. Je me sens mieux dès que j'entends sa chanson, beaucoup mieux. Allez-vous-en tous les deux, s'il vous plaît. Laissez-moi seule avec elle. Tante saura me parler pour que je m'endorme. Je suis si fatiguée que mes yeux se ferment tout seuls. Allez, je vous prie, toi aussi, Isamu...

*Ritsuko et Isamu sortent.*

## SCÈNE IV

NOBUKO, IKUKO

*Entre Nobuko, une femme simple et tranquille, sur la quarantaine.*

NOBUKO

Encore en train de te tourmenter, comme il ne faudrait pas, Ikuko chérie. Ce que tu dois faire est rester au lit, tranquille, immobile. Parler même est mauvais pour toi. Le docteur l'a dit.

IKUKO

Il m'est impossible de rester tranquille quand je suis avec ces deux-là...

NOBUKO

Oui, je sais, ma chérie... Je sais bien. Mais maintenant que je suis là, tu vas rester calme.

IKUKO

Quand nous sommes ensemble, tante, je ne sens aucun besoin de parler. Les choses que tu me dis ont eu lieu, elles sont passées.

NOBUKO

Oui, ma chérie, mon histoire est finie et tout ce qu'on en dirait n'y pourrait rien changer. Je parlerai doucement, comme je fais toujours, et tu écouteras comme une berceuse qui t'aidera à t'endormir. Tu n'as besoin que d'un bon repos.

IKUKO

Oui, tante.

NOBUKO

Je te parlerai de celui qui mourut il y a longtemps.

IKUKO

Ton mari, dis-tu, celui qui mourut jeune.

NOBUKO

C'est après une longue maladie qu'il mourut. Auparavant, déjà, j'avais trouvé une raison de vivre en soignant des malades. Si longue fut sa maladie, vois-tu, qu'elle semblait presque une vie humaine normale.

IKUKO

Je n'ai été malade que peu de temps.

NOBUKO

Naturellement, ma chérie. Il n'y a pas de comparaison possible et ta maladie n'est en rien une sorte de vie normale. Lui et sa maladie, pendant toutes ces années, étaient devenus comme des amis, ou plutôt c'était comme un jeune serviteur docile aux ordres d'une maîtresse exigeante, et moi je jouais le rôle de l'esclave de ce serviteur. Seuls ensemble, le serviteur et l'esclave s'amusaient à maudire leur sinistre maîtresse.

IKUKO

Votre maison était sur une colline, disais-tu, et par la fenêtre de la chambre on avait vue la nuit sur les lumières de la ville, très loin.

NOBUKO

Oui, il aimait regarder les enseignes au néon après la tombée de la nuit, dans la distance. Bien après que se furent éteintes toutes les lumières dans les maisons de la ville endormie et que sur la colline opposée se dessina le bois sombre devant le ciel, le néon et lui restaient éveillés. Vers l'est, où la vallée s'ouvrait dans la plaine, de petites gouttes de bleu, de pourpre, de rouge vif ou de jaune étincelaient en concurrence. Trop loin pour qu'on pût distinguer les lettres des annonces dans le silence étrange, toutes ces enseignes faisaient penser à un peuple d'insectes multicolores fourmillant sur des troncs pourris. Il avait de la peine à dormir, tu le sais, et il passait des nuits entières à regarder les feux des enseignes, couché, la tête appuyée sur son oreiller.

IKUKO

Que faisais-tu pendant ce temps ?

NOBUKO

Je restais couchée à son côté, feignant de dormir mais plongée en des pensées souvent obscènes. De temps en temps, pour lui cacher que j'étais éveillée, je respirais profondément comme une personne endormie et malgré moi il m'arrivait de tousser.

IKUKO

Alors il comprenait que tu ne dormais pas ?

NOBUKO

Non, ou bien il faisait semblant de n'avoir rien remarqué. J'ouvrais un peu les yeux, parfois, et j'observais la silhouette de son visage contre la faible lumière de la fenêtre. Son profil était beau d'une beauté incomparable et sa peau avait la blancheur des branches rejetées par la mer à la fin de l'automne.

IKUKO

Après sa mort, qu'as-tu fait ? Qu'est-il arrivé ?

NOBUKO

On ne toucha ni à son lit ni aux oreillers ; tout resta à sa place, comme avant ; le monde demeura comme il avait toujours été, si invraisemblable que cela me parût. Et les enseignes au néon continuèrent à flamboyer loin dans l'est, au profond de la nuit, comme des pépites d'or.

IKUKO

Les barques des pêcheurs passaient comme avant sa mort ?

NOBUKO

Le port n'était pas moins affairé.

IKUKO

Était-ce réellement pareil ?

NOBUKO

Oui, ma chérie, toujours pareil. Il y avait quelque chose d’effrayant à voir que le monde n’avait été altéré en rien par sa mort. Ponctuel comme d’habitude, le facteur venait tous les matins. Près de chez nous, sur la colline, habitait une famille singulière qui laissait allumée toute la journée la lumière à l’entrée de la maison. De même, après sa mort, la poussiéreuse ampoule ne cessa pas de brûler faiblement, réfléchissant un rayon de soleil dans son verre laiteux. Encore aujourd’hui les trains respectent leurs horaires, les banques lèvent leur rideau d’acier à la même heure. Rien n’a changé. Quoi qu’il arrive, sa mort à lui, ou un assassinat, ou un autre fait, rien ne change. Ce monde est un lieu bizarre, ma chérie, un endroit où si fort que l’on crie il n’y a nul écho et qui est sans issue ni accès quand on voudrait en sortir ou aller quelque part, ailleurs. Les vieilles enseignes dorées aux devantures des pharmacies, les nids des hirondelles sous les gouttières, la ronde des fournisseurs qui viennent aux ordres, tout est toujours pareil, sans la moindre modification quand la mort a fait son œuvre... Ah ! elle s’est endormie... Repose-toi, chère Ikuko, dors en paix, le sommeil est ce qu’il y a de meilleur pour toi. Je vais faire de l’ombre pour que le soleil ne vienne pas briller et te réveiller cet après-midi, quand il baissera.

*Elle déploie un haut et large écran autour du lit, puis revient au premier plan.  
Ritsuko entre et toutes deux parlent devant l’écran.*

## SCÈNE V

NOBUKO, RITSUKO

NOBUKO

Elle s’est endormie.

RITSUKO

Merci Nobuko.

NOBUKO

Je pourrais aussi bien continuer mon tricot ici.

RITSUKO

Naturellement. Faites comme il vous plaira.

NOBUKO, *tricotant* :

Je me réjouis à l’idée de voir Ikuko le porter, quand il sera fini.

RITSUKO

Croyez-vous qu’elle vivra assez longtemps ? Quand je regarde vos mains travailler et la laine filer sous vos doigts, j’ai l’impression que je vois s’épuiser la vie de la pauvre fille.

NOBUKO

Ne vous inquiétez pas trop de ce qui est à venir. C'est une bonne leçon que j'ai reçue de la longue maladie de mon mari.

RITSUKO

Vous avez toujours été courageuse.

NOBUKO

Pour moi, tout est terminé, ainsi je n'ai à m'inquiéter de rien. Le monde entier devrait-il aller en fumée demain, cela aurait-il la moindre importance pour moi, maintenant ?

RITSUKO

Étonnamment courageuse, oui... La première fois que mon mari me parla de vous, la veuve de son cousin, je m'étais imaginé une personne hautaine, glaciale, et voilà que vous soignez Ikuko avec tellement de tendresse que chacun penserait que vous avez toujours été de notre famille. Toutes les femmes que je connais me détestent, je le sais, mais vous me semblez une exception.

NOBUKO

Je n'ai pas de raisons d'aimer ou de détester particulièrement les gens.

RITSUKO

Vous êtes quelqu'un de surprenant. Ikuko a une confiance absolue en vous. Je pense qu'elle vous a dit combien elle me haïssait.

NOBUKO

Rien de tel, jamais.

RITSUKO

Vraiment ? Je voudrais vous croire. Mais laissez-moi vous dire mon souci. Depuis quelque temps, je ne sais exactement depuis quand, Ikuko et Isamu se sont mis à cultiver entre eux deux une horrible fantaisie. Au début, ce n'était pas grand-chose, un petit germe, et puis, en croissant, c'est devenu comme dans une serre un énorme arbre des tropiques avec de grandes feuilles qui brillent et qui se multiplient... Au point que même si je sors de chez moi son branchage massif m'accable. Pouvez-vous le voir, vous ?

NOBUKO

Non, je ne pense pas. Et si je ne le vois pas cela signifie qu'il n'existe pas.

RITSUKO

À votre point de vue, sans doute... Mais pour moi il existe et je l'aperçois clairement. Il remplit la maison, cet arbre fantastique. Les enfants en ont planté la graine autrefois, ils l'ont arrosé, ils l'ont cultivé sans cesse. Ce n'est pas une espèce végétale qui croît naturellement en ce pays et il n'a pas l'air de lui appartenir, mais les efforts des enfants ont fait qu'il est partout.

NOBUKO

En ce qui me concerne, tout simplement, je ne vois rien de pareil.

RITSUKO

C'est l'arbre d'un rêve, un produit de leur imagination, sans plus de substance que d'évidence véritable, une absurde illusion. Pourtant il porte d'énormes fleurs qui ont la couleur du sang et que les enfants chérissent. Un arbre du mal, sachez-le bien, Nobuko, et dans leur fantaisie les petits se sont persuadés qu'ici-bas nous cherchions tous à nous entre-tuer.

NOBUKO

Si ce n'est que le fruit de leur imagination, pourquoi pas ? Chacun de nous n'a-t-il pas son juste droit à rêver ? Surtout une infirme...

RITSUKO

Pour commencer, ils se sont mis en tête que j'étais un être démoniaque, aspirant à détourner l'argent de leur père. (*Elle rit.*) De moi, entre tous les humains, imaginer pareille chose ! Puis ils se sont persuadés qu'à cette fin je voulais le faire assassiner, en me servant d'Isamu en guise de meurtrier... (*Elle rit.*) Nobuko, essayez d'y penser... Vous qui vous êtes magnifiquement tirée des difficultés de l'existence, arrivez-vous à vous faire une idée seulement de si enfantine et si folle histoire ?

NOBUKO

Eh bien, si j'ai eu à lutter plus que les autres, j'y ai gagné au moins de savoir que dans la vie rien n'est impossible et que tout peut arriver.

RITSUKO

Vous croyez donc, vous aussi, à l'arbre des tropiques ?

NOBUKO

Non. Jamais je n'aurais laissé pousser chez moi quelque chose de pareil.

RITSUKO

Alors, veuillez considérer cette maison comme la vôtre. Ce que déjà vous faites, n'est-ce pas ? Aidez-moi à abattre cet arbre affreux et à réduire en cendres les fantaisies malsaines de mes enfants. Tout ce que je désire est qu'Ikuko puisse être heureuse aussi longtemps qu'elle restera en vie.

NOBUKO, *avec une conviction glaciale :*

Ikuko est suffisamment heureuse pour le moment.

RITSUKO

À votre avis, dites-vous, mais le mien est différent. Je ne puis plus supporter de voir mon fils et ma fille égarés tous deux dans cette hallucination monstrueuse. Ma fille est gravement malade et son frère a pour elle une sympathie qui est plus que fraternelle, comme il arrive souvent en tel cas. Cependant, tous deux sont allés trop loin. Il y a de ces faits ordinaires qui suffisent à retourner un enfant contre ses parents, à le rendre haineux, nous connaissons cela, qui est ordinaire, je le répète. En ce sens Ikuko et Isamu ont passé

toutes les limites admissibles, et ils sont pris si désespérément par le mal qu'ils sont devenus insensibles à quoi que ce soit en dehors de leur arbre imaginaire.

NOBUKO

Tous deux sont jeunes.

RITSUKO

Qu'importe leur jeunesse ? Raison de plus, pour nous, d'essayer de leur faire comprendre la totale impossibilité de la situation qu'ils ont inventée. N'êtes-vous pas d'accord, Nobuko ? S'ils veulent aller de l'avant dans la vie, qu'ils commencent par se débarrasser de cette absurdité.

NOBUKO

Les uns ne vont dans la vie qu'en paquebot de luxe ; les autres, sur un radeau de fortune, progressent aussi bien et vont aussi loin.

RITSUKO

S'ils veulent s'embarquer sur un radeau, très bien, mais que ce soit avec discrétion. Tandis qu'ils sont pleins d'arrogance, tous les deux (*doucement, elle se met à pleurer*), et qu'ils traitent leur mère de meurtrière et de perverse.

*Nobuko continue à tricoter avec tranquillité en attendant que cessent les sanglots de Ritsuko, qui finit par se calmer et qui se lève.*

Jamais ils n'ont eu un mot d'admiration pour mon bon goût en matière d'habillement. J'aime les beaux vêtements, oui, la toilette, la bijouterie. Et pourquoi pas ? Malgré la maladie de ma fille, je ne manque jamais les expositions de mode dans les grands magasins. Je fais teindre à Kyoto les tissus de mes manteaux brochés et je possède des kimonos de luxe, brodés au fil de laque. Cela me fait plaisir et ne fait de mal à personne, mais les enfants ricanent en me regardant. Regardez-moi, vous. Ma robe est jolie, n'est-ce pas ? Je la porte chez moi, toute seule, pour l'agrément de moi seule, sans le moindre souci de vanité. C'est vrai : j'ai toujours recherché les belles étoffes et les belles couleurs, pour me donner l'air d'un gai papillon. Me trouvez-vous ridicule ?

NOBUKO

Pas le moins du monde.

RITSUKO

Ma règle de conduite est de jouir des bonnes choses de l'existence, sans plus, mais les enfants n'y trouvent que des prétextes à nourrir leur horrible fantaisie. Isamu devrait user un peu mieux de son temps ; il pourrait descendre en ville et chercher pour lui une fille qui ait de l'entrain.

NOBUKO

L'argent lui manque, pauvre garçon...

RITSUKO

Sans notre consentement, il a cessé d'aller à l'école. Quelle raison aurions-nous de fournir d'argent de poche un paresseux de son espèce ?

NOBUKO

Je croyais qu'il avait quitté l'école parce que vous ne lui donniez plus de quoi la payer. Est-ce que je me trompe ?

RITSUKO

Il dépensait l'argent ailleurs.

NOBUKO

Ikuko n'a que trois robes convenables dans son armoire.

RITSUKO

Elle ne s'intéresse pas à son vêtement.

NOBUKO

Pourquoi ne la faites-vous pas examiner dans un hôpital universitaire ? Le petit médecin de quartier qui la soigne vous paraît-il être ce qu'il lui faut ?

RITSUKO

Il a une bonne réputation... Mais... N'êtes-vous pas en train de prendre le parti de...

NOBUKO

Pas du tout. Je tricote et ne suis en train de rien d'autre.

RITSUKO

Vous n'auriez pas à vous en cacher... Personne ne semble vouloir me comprendre et l'on voit en moi un démon, alors que ma modeste envie n'est que d'être bien habillée.

NOBUKO

La bicyclette d'Isamu est presque hors d'usage tant elle est vieille et mangée de rouille. Il la cache aux yeux de sa sœur, depuis qu'elle est malade, pour qu'elle ne soit pas bouleversée en voyant que vous ne voulez pas lui en acheter une autre, et il lui a dit qu'il en avait une toute neuve et brillante.

RITSUKO

Sottise ! Ils se plaisent à vivre en cette sorte de sensibilité exaltée. Et puis ils reviennent à leur jeu d'invention criminelle. Ils me font peur.

NOBUKO

Mieux vaudrait essayer de les aider si vous avez peur d'eux. Avec un mari aussi riche que le vôtre, cela ne serait pas difficile, à condition de dépenser un peu moins pour votre toilette, même si ce qu'il met à votre disposition n'est pas tellement élevé.

RITSUKO

Comme j'en avais le soupçon, vous vous mettez de leur côté. Vous aussi, vous me prenez pour une criminelle.

NOBUKO

Je ne vous dis que ce qui est de simple justice.

RITSUKO

Non, pour vous, comme pour eux, je suis une criminelle. Vous portez de l'eau avec eux à l'arbre qui nous a envahis et nous étouffe sous ses fleurs vénéneuses. Dans votre tête, cette maison devient un enfer de souffrance, de rancœur et de haine. Dans la mienne, laissez-moi vous dire que je n'y trouve rien de semblable, mais une fille malade et c'est tout.

NOBUKO

Pourquoi donc Isamu est-il si effrayé par sa mère ?

RITSUKO

Par mauvaise conscience, peut-être. Ce garçon est étrangement privé de confiance en lui.

NOBUKO

En tout cas, je ne suis pas venue ici pour espionner les uns ni les autres.

RITSUKO

Vous avez bien dit, je vous en suis reconnaissante.

NOBUKO

Et d'autre part je me refuse à me lier de sympathie avec quelqu'un de votre famille.

RITSUKO

Bien entendu, Nobuko. Il n'y a rien dans cette maison qui demande ou qui commande votre sympathie ; rien d'autre qu'un méchant rêve machiné par des enfants stupides.

*On entend un coup de sonnette derrière l'écran.*

NOBUKO

C'est votre époux. Dois-je y aller ?

RITSUKO

Non. J'y vais moi-même. Allez vous reposer. C'est toujours moi qu'il veut voir. Personne d'autre.

*La sonnette tinte à nouveau. Nobuko sort. Ritsuko pousse de côté l'écran et découvre la chambre de Keisaburo qui a remplacé celle d'Ikuko au fond de la scène.*

## SCÈNE VI

RITSUKO, KEISABURO

*Au moment où Keisaburo entre, Ritsuko se transforme en une jeune femme coquette et séduisante.*

RITSUKO

Me voulez-vous ?

KEISABURO

Oui.

RITSUKO

J'ai mis un kimono d'après-midi.

KEISABURO

Il est mieux que celui de ce matin.

RITSUKO

Comment trouvez-vous la ceinture ? Et cette broche ?

KEISABURO, *avec un grognement d'approbation* :

Bien. Rappelez-vous de ne jamais porter rien d'ordinaire ou de discret.

RITSUKO

Je me le rappellerai, cher.

KEISABURO, *avec une dignité souveraine* :

En ma présence, aussi longtemps que vous vivrez, vous ne devrez jamais cesser d'être pour moi une charmante jeune femme.

RITSUKO

C'est ce que vous me dites depuis vingt ans ou plus.

KEISABURO

Et mon intention n'est pas de vous dire quoi que ce soit d'autre.

RITSUKO

Vous m'en voyez heureuse, cher seigneur.

KEISABURO

Pour votre habillement, votre parure, votre coiffure, vos soins de beauté, vous pouvez dépenser tout ce qui vous semblera nécessaire ; mais soyez économe pour le reste, en bonne maîtresse de maison.

RITSUKO

Je serai docile à vos instructions.

KEISABURO

Venez un moment près de moi.

RITSUKO, *timidement* :

Mais, il y a tant de lumière.

KEISABURO

Près de la fenêtre... Montrez-moi vos doigts.

RITSUKO

Comme cela ?

KEISABURO

Il m'est agréable de voir des mains aussi bien soignées. Une touche d'orange, dans le vernis des ongles, serait peut-être d'un meilleur accord avec le kimono.

RITSUKO

Oui, seigneur. Je ferai comme vous dites.

KEISABURO

Et comment se porte Ikuko ?

RITSUKO

Elle ne semble pas aller mieux.

KEISABURO

Je m'en suis rendu compte. C'est ce qui fait qu'il m'est de plus en plus difficile d'aller la voir. Si j'entre dans sa chambre, elle ne dit pas un mot, elle reste étendue et me regarde avec froideur, hostilité même. Pourquoi se conduit-elle ainsi, je ne sais. Depuis le premier jour de sa maladie, il y a dans ses yeux quelque chose de désagréable, comme dans ceux d'Isamu.

RITSUKO

Ne vous tourmentez pas à cause de cela, cher.

KEISABURO

Ce que je voudrais est que chacun fût souriant quand j'entre chez lui et montrât du bonheur à me voir. Je ne demande rien de plus, rien de moins non plus. Mais ma fille et mon fils sont les seuls à m'offrir exactement le contraire.

RITSUKO

Ne serait-ce pas ma faute, ou celle de l'éducation que je leur ai donnée ?

KEISABURO

La seule chose que je veuille de vous est que vous ayez pour moi une dévotion totale et jamais je n'ai songé à vous rendre responsable de l'éducation de mes enfants, mais j'aurais souhaité qu'ils eussent un comportement plus humain avec moi.

RITSUKO

Depuis leur enfance, ils ont été un peu trop intimement liés l'un à l'autre, et maintenant il y a entre eux quelque chose d'anormal, qui les pousse à jouer un jeu bizarre.

KEISABURO

Moi, je ne me sens pas obligé de sourire aux autres et je ne le fais pas. Mais c'est aux autres de le faire, à tous ceux qui ont à me voir ou à me parler. Qu'ils aient l'air heureux, je l'exige, et là-dessus je n'ai été déçu que par mes enfants. Savez-vous, Ritsuko, que je crois ressembler à une abeille qui ferait le tour de toutes ses fleurs tous les matins en leur demandant d'avoir un air épanoui ? Ainsi je vais d'un visage à l'autre de gens qui n'ont qu'à me saluer en souriant, et je me dis que j'ai fait mon devoir quotidien, même si j'ai quelque doute sur la spontanéité du sourire et du salut. N'est-ce pas suffisant, après tout, en matière de bons rapports humains, et est-ce trop demander à autrui ?

RITSUKO

Non, bien sûr ; pas pour moi, en tout cas.

KEISABURO

Cela s'entend, Ritsuko. Mais quand vous n'êtes pas avec moi, libre à vous de grogner, de raconter ce qui vous trouble ou vous agite, de vous plaindre de moi à votre guise. Traitez-moi aussi simplement et avec aussi peu de complication que je vous le dis. Ceux qui me trouvent difficile...

RITSUKO

Ne sont que des enfants...

KEISABURO

Trop puérils, en vérité. Je me préoccupe beaucoup de l'avenir d'Isamu et de la maladie d'Ikuko ; pourtant ni l'un ni l'autre ne semblent le remarquer et ils ne cessent de se tourmenter pour une bêtise ou une autre... et puis... au fond... ce n'est qu'à mon argent qu'ils s'intéressent.

RITSUKO

Ce n'est pas possible.

KEISABURO

C'est la vérité, sans aucun doute. Ikuko est aigrie, semble-t-il, parce qu'elle ne se sent pas choyée dans son traitement autant que devrait l'être la fille d'un homme riche quand elle est malade. Mais quoi, elle pourrait m'accueillir avec un sourire, puisque je suis son père, et d'autant plus qu'elle compte sur mon argent. Tous ceux qui viennent me demander de les aider, fonctionnaires de l'État, banquiers, représentants de sociétés charitables, directeurs d'écoles privées, escrocs ou miséreux, tous savent qu'ils n'auront rien de moi en se montrant pathétiques et ce qu'ils commencent par faire en se présentant est un beau sourire. Ainsi jusqu'aux hommes les plus respectables qui soulèvent leur moustache pour un sourire d'écolière, comme si le sourire était la garantie de leur humanité.

RITSUKO

Le mien est d'une autre espèce...

KEISABURO

Cela va sans dire. Il est naturel et sans mélange. S'il vous manquait, vous ne seriez pas celle que vous êtes. Mais je reviens à Isamu et à Ikuko. Dans leur maladresse, je me demande s'il ne pourrait y avoir un signe que ce qu'ils désirent de moi n'est pas tant mon argent qu'un témoignage de mon affection.

RITSUKO

Oh non !... Et pourtant, vous pourriez avoir raison.

KEISABURO

Je suis leur père et j'ai grand souci de tous les deux, mais c'est justement pourquoi je suis si peu disposé à me trouver devant le visage de mon fils et à entrer dans la chambre de malade d'Ikuko. L'affection sépare les gens, éloigne les parents des enfants. Ainsi devons-nous préférer le simple sourire aux manifestations d'affection, même envers nos enfants. N'est-ce pas vrai ?

RITSUKO

C'est un raisonnement merveilleux. Vous êtes si fort que vous n'avez besoin de dépendre de personne. Accepter sa solitude comme vous faites est une attitude virile, héroïque, et je voudrais qu'Isamu fût un peu comme vous !

KEISABURO

Il n'est pas du tout nécessaire qu'il me ressemble. Je voudrais seulement ne pas être tourmenté à cause de lui.

RITSUKO

Depuis son départ de l'école, il n'a fait que fainéanter. Rien de ce que je lui ai dit n'a servi. Avec sa jeunesse et son apparence, il aurait pu connaître des filles, mais tout le temps qu'il ne passe pas à la maison est pour errer tout seul, sur sa bicyclette.

KEISABURO

N'a-t-il vraiment pas une amie ?

RITSUKO

Non.

KEISABURO

Lui avez-vous défendu d'en avoir une ?

RITSUKO, *surprise* :

Non... Pourquoi me le demandez-vous ?

KEISABURO

Sans raison particulière. Il m'était venu à l'esprit que vous auriez pu le lui défendre.

*Une pause. Puis on entend Nobuko chanter derrière la scène.*

NOBUKO, *chante* :

Un homme est là seul

Une femme est seule  
Seule avec son rire  
Seule avec ses pleurs...

KEISABURO

Cette chanson larmoyante, encore...

RITSUKO

Nobuko a une jolie voix.

KEISABURO

Il n'y a pas à se plaindre, en effet ; d'autant plus qu'elle travaille aussi dur qu'une infirmière de métier.

NOBUKO, *chante* :

L'homme meurt il part  
Le rire demeure  
Au creux de la pierre  
Sur la roche humide  
En écho des rires  
En gage des larmes  
Quand l'oiseau des bois  
Vole vers la ville  
Quand s'en va le mort  
Loin de la gaieté...

KEISABURO

Quelle horrible chanson ! Est-ce là ce qu'il faudrait chanter devant le lit d'une invalide ?

RITSUKO

C'est pourtant ce qu'elle aime entendre.

KEISABURO

Une ombre menaçante s'étend dans la maison, Ritsuko, une ombre qui me semblait lointaine encore et qui maintenant s'infiltré partout avec rapidité. Comment cela a-t-il pu se produire ? Chacun disait que nous faisons un couple idéal et que les vingt ans de différence entre nos âges jouaient en faveur de notre union.

RITSUKO

Vous êtes un homme, un vrai, cher. Vous savez ce qu'est l'amour véritable.

KEISABURO

J'avais lié à moi solidement un vivant sourire, ce qui m'épargnait la peine de sourire moi-même, oui... Baissez le store, s'il vous plaît ; le soleil d'automne est aveuglant.

*Ritsuko va à la fenêtre et baisse les stores.*

Pour l'amour du ciel et de la terre, Ritsuko, tenez-moi loin de tout. Ne me laissez rien voir ni rien entendre des horreurs qui sont en train de s'approcher de moi. Baissez les stores, comme vous venez de faire contre le feu du soleil. Que ce soit ainsi pour tout, je le veux.

RITSUKO

Ce sera comme vous me le dites, seigneur.

KEISABURO

Traitez-moi comme si j'avais les yeux bandés. Quand un homme a pendant presque toute sa vie administré une énorme masse de bons, d'actions et de propriétés immobilières, sa vue ne peut plus supporter une lumière éblouissante. Ainsi, ne me laissez rien voir, rien entendre d'abominable, de répugnant ou simplement de vulgaire. Ce que je ne peux apercevoir n'a aucune existence pour moi.

RITSUKO

Un moment plus tôt, Nobuko me disait la même chose.

KEISABURO

Nobuko disait cela ?

RITSUKO

N'est-elle pas votre sœur ? Mais les mots, dans sa bouche, avaient un autre sens.

KEISABURO

Cela devait signifier autre chose pour elle, en effet. Autrement, elle n'aurait pas eu le droit de le dire.

RITSUKO

Vous me donnez courage quand vous vous confiez et vous remettez ainsi à moi. Vous me faites sentir que je serai capable de vous servir et de vous protéger malgré tout le mépris que cela me vaudra de la part des enfants. Plus vous m'aimerez, plus j'aurai de force... Vous le savez, n'est-ce pas ?

KEISABURO

Naturellement.

RITSUKO

Je puis aussi bien vous en faire la déclaration : la seule ici qui soit entièrement de votre parti, c'est moi.

KEISABURO

Ainsi cela doit-il être.

RITSUKO

La seule à ne pouvoir se passer de vous, je le dis en toute certitude... Et vous devez garder votre santé pour mon salut, rester jeune et gai, solide comme un roc, toujours.

KEISABURO

Je ne vais pas mourir si facilement.

*Isamu entre. Il se glisse le long du fond de la scène et se cache derrière les marches.*

Quelqu'un est entré, quelqu'un qui m'observe...

RITSUKO

Je n'ai vu personne.

KEISABURO

Pourtant, il y avait quelqu'un...

RITSUKO

Vous vous trompez. Mais je vais aller voir.

*Elle va regarder alentour, puis revient.* Non, il n'y a personne. C'était une imagination.

KEISABURO

Venez plus près de moi, Ritsuko.

RITSUKO, *en s'approchant* :

Comme cela, seigneur ?

KEISABURO

Bien. Maintenant, montrez-moi votre nuque. Les femmes ont tendance à négliger les endroits de leur peau qu'elles ne peuvent voir dans leur miroir... Hum ! Aussi propre et soigné que tout le reste de vous et que c'était il y a des années... Cela doit rester toujours ainsi : une immaculée perfection... Vous m'entendez ?

RITSUKO

Je ferai de mon mieux, cher.

KEISABURO

Très bien.

*Soudain, hors de la scène, résonne le rire éclatant d'Ikuko.*

Qu'est-ce que c'est ?

RITSUKO

C'est Ikuko.

*D'un bond en arrière, Keisaburo se redresse. Isamu paraît.*

KEISABURO, *abasourdi* :

Isamu !

## ACTE II

### SCÈNE I

RITSUKO, ISAMU

*Le soir du même jour, dans le jardin. L'écran de l'acte précédent est maintenant une clôture.*

ISAMU

Pourquoi as-tu voulu que je sorte ?

RITSUKO

Il commence à faire froid dans le jardin, n'est-ce pas ? Regarde : les arbres commencent à perdre leurs feuilles, à cause du typhon qui est venu plus tôt que d'habitude.

ISAMU

Pourquoi m'as-tu appelé ?

RITSUKO

Depuis si longtemps, je n'avais pas été dans le jardin... Mais le soleil du soir sur la clôture m'a fait tout à coup sentir le besoin du grand air. Jamais je ne m'étais rendu compte de l'aspect noir et froid que pouvaient prendre les arbres avec leur écorce desséchée, ni de la misère de ces chrysanthèmes qui d'année en année dépérissent et dont les fleurs ont perdu tout parfum depuis que nous négligeons de les soigner. En venant le soir dans un jardin sur le déclin comme celui-ci, en le voyant glisser peu à peu dans l'ombre, n'as-tu pas le sentiment de disparaître avec lui ?

ISAMU

Pourquoi as-tu voulu ?

RITSUKO, vite, avec un ton aigu :

Il y a certaines choses dont il ne convient pas de parler à la maison. (*Avec sa voix normale, de nouveau.*) Le jardin, je l'aime, et je m'en aperçois surtout quand j'y reviens après être restée longtemps sans y mettre le pied. Bien clos derrière ses grillages, il laisse les pensées vagabonder à notre gré, comme des bêtes à la pâture dans un pré, et la maison est là pour y rentrer quand on veut. C'est pourquoi un jardin est le lieu qu'il faut pour lâcher nos pensées ; au moins est-ce l'idée que j'en ai. Et puis il y a les senteurs du soir, les bruissements des feuilles... Tu vois pourquoi j'ai voulu sortir... Nous avons eu une belle journée d'automne...

ISAMU

Belle, oui.

RITSUKO

Et maintenant, elle est finie.

ISAMU

Non, pas encore.

RITSUKO

Pas encore... soit... mais plus tôt elle sera finie, mieux cela vaudra. Sous sa beauté, pour moi, ce n'aura été que torture incessante. Isamu, ne pourrais-tu penser à ta mère avec un peu de tristesse, un peu de pitié ?

ISAMU

Nous en sommes au pathétique, cette fois !

RITSUKO

Laisse-moi te poser une seule question. De ta mère ou de ta sœur, laquelle, pour toi, signifie quelque chose de plus ?

ISAMU

Comment te répondre ? Ikuko est très malade. Elle pourrait ne plus avoir longtemps à vivre.

RITSUKO

Tu ne penses qu'à ta sœur en ce moment, c'est naturel. Mais de ta sœur et de ta mère, dis-moi qui vraiment tu préfères ?

ISAMU

...

RITSUKO

Tu vois que tu ne peux répondre. C'est ta sœur que tu aimes, tu le sais bien. Ta mère, non seulement tu ne l'aimes pas, mais, au fond, tu la détestes. Voilà la vérité. Tout cela à cause de la maladie d'Ikuko, dont l'état nerveux a fini par t'infecter au point que tu es devenu névrosé toi aussi. C'est la raison pourquoi vous en êtes arrivés à fabriquer cette folle histoire de votre mère essayant de te faire poignarder ton père avec un couteau à découper, il y a trois ans.

ISAMU

Nous n'avons rien fabriqué. Je sais exactement ce que tu étais en train de combiner et ce que tu as voulu toujours. J'ai eu assez de peine à le tenir enfoui au fond de moi jusqu'à maintenant.

RITSUKO

Ah ! Tu sais tout. Naturellement ! Chacun sait tout ce qu'il est le seul à avoir vu en rêve. Mais un rêve aussi horrible que le tien, cela me rappelle ce qu'une mère doit faire pour le bien de son enfant. Laisse-moi nettoyer gentiment ton esprit de ce mauvais rêve,

comme je nettoyais ton visage avec un mouchoir blanc quand tu rentrais à la maison sali de boue. Un mouchoir si blanc qu'il était presque brillant, t'en souviens-tu ?

ISAMU

De quel mouchoir blanc parles-tu ? Il n'y en a jamais eu et tu n'as jamais essuyé mon visage avec quoi que ce fût. C'était la bonne qui avait charge de ces sortes de choses. Toi, tu étais trop occupée à te rouler et à roucouler sur les genoux de papa.

RITSUKO

Et tu es devenu jaloux de lui... Dis-le.

ISAMU

...

RITSUKO

Naturellement, tu l'étais. Tu m'as aimée dès ta première enfance, bien plus que tu n'aimais ta sœur... Beaucoup de mères sont trop gentilles avec leurs enfants, trop douces, et elles n'arrivent qu'à se rendre insupportables, mais avec toi j'ai été froide et, plus je l'étais, plus tu m'aimais. Oh ! je sais bien comment cela se passe. Quand tu dis que tu aimes ta sœur plus que moi, c'est une sorte d'excuse que tu te donnes pour dissimuler ton vrai sentiment.

ISAMU

Tout ce que tu sais, tu l'inventes à mesure...

RITSUKO

Je connais le vrai fond des choses.

ISAMU, *après une pause* :

Il fait sombre, à présent...

RITSUKO

Il est plus facile de se parler dans l'ombre, qui cache nos visages et nous empêche de nous voir.

ISAMU

Je peux encore voir les couleurs vives de ce que tu portes, et sentir ton parfum.

RITSUKO

Dis-moi ce que tu préfères, mon parfum, ou l'odeur de renfermé d'une chambre de malade ?

ISAMU

Pourquoi as-tu besoin de me poser de nouveau cette question ?

RITSUKO

Ikuko n'a jamais aimé mes vêtements un peu voyants. Elle est femme, après tout. Mais tu es différent, toi ; tu as un autre goût. Une fois, tu n'avais que seize ans, tu as

ouvert mon armoire pendant que j'étais dehors et tu en as tiré tous mes plus jolis kimonos...

ISAMU

Arrête-toi, si cela t'est possible...

RITSUKO

Et tu les as retournés un par un, avec beaucoup de soin, puis dans chacun tu as enfoui ton nez...

ISAMU

Arrête, maman !

RITSUKO

Et tu buvais l'odeur de ta mère en grandes aspirations profondes... Là, je te l'ai dit.

ISAMU

Dit quoi ?

RITSUKO

C'est mon tour, maintenant. Le tien est passé, nous sommes pairs. Je suis rentrée pendant que tu étais encore à ton affaire et je t'ai regardé jusqu'à ce que tu aies eu fini ; mais, jusqu'à présent, je n'en avais jamais parlé. Mes kimonos sont imprégnés d'une senteur qui est pour une moitié mon parfum habituel, pour l'autre l'odeur de mon corps. Ils vivent de ma vie.

ISAMU

Ne peux-tu en finir, maman, quoi que ce soit que tu veuilles arriver à dire ?

RITSUKO

Je t'avais promis que je nettoierais ta conscience de ce cauchemar horrible. Comment crois-tu que je pouvais le faire ? Il n'existe qu'une façon de traiter un mauvais rêve, c'est d'en faire moins qu'un rêve et de changer le monde réel jusqu'à ce qu'il suive le cours du rêve et que ce rêve ait cessé d'être un rêve. Autrement, plus d'espoir... N'est-ce pas vrai ?

ISAMU

Je ne comprends pas.

RITSUKO

Je t'expliquerai quand le moment sera venu. Quelle obscurité dans le jardin, tout à coup ! Il fait terriblement froid.

ISAMU

Je vais rentrer et prendre un chandail.

RITSUKO

Non. Pas encore. Approche-toi, Isamu. Il se peut que pour Ikuko et pour toi j'ai l'air d'être égoïste et froide, mais je vais te dire quelque chose dont jamais je n'ai parlé. Penses-tu que je sois vraiment heureuse dans le genre de vie que je mène ? Si tu le penses, alors tu n'as pas cessé d'être un enfant. Je n'ai jamais été qu'un jouet voué à l'amusement de ton père, un jouet tapageur, peint de couleurs criardes. Ton père ne m'a jamais été infidèle et, selon la commune opinion, cela devrait suffire à mon bonheur de femme. Laisse-moi pourtant te dire que notre vie conjugale n'aura été qu'une sorte de longue aberration, sans l'ombre d'un sentiment humain. L'amour, je ne sais pas ce que c'est ; je n'en ai jamais eu d'autre expérience que celle d'une déraison perpétuelle qui m'oblige à porter un masque de femme heureuse chaque fois que je suis devant mon époux. Point davantage je n'ai connu la liberté. Si je dois sortir, il me faut lui dire où je vais, pourquoi, quand je serai rentrée. Trois heures d'absence sont le maximum qui me soit accordé. En outre, je sais qu'il téléphonera là où j'ai dit, pour être bien certain que j'y suis. Que de bienveillance à mon égard !

ISAMU

Cependant, tu as toujours eu l'air de t'en bien trouver.

RITSUKO

Si tu as cette impression, c'est parce que j'ai su jouer mon rôle. J'ai eu l'air d'être heureuse parce qu'on le voulait, j'ai montré de la joie parce que j'en avais reçu le commandement. On attendait de moi que je fusse un papillon aux ailes pimpantes, c'est ce que j'ai dû devenir. Inévitablement, je suis devenue aussi, pour vous, une mauvaise mère, comme on le souhaitait sans doute.

ISAMU

Dans la vie, chacun ne devient-il pas ce qu'il est, ce qu'il sera, comme on s'y attend ? N'est-ce pas son destin ?

RITSUKO

C'est ton idée, rien d'autre, et ce que tu dis sonne creux. Ce que je te dis, moi, est combien j'ai dépéri à cause de la vie que l'on me fait endurer depuis plus de vingt ans. Mon cœur n'a plus d'élan, je suis comme une rivière au courant bloqué par les sédiments de son estuaire. Si j'essaie de respirer profondément, ce n'est que du sable ou de la vase que j'aspire, et mieux vaut fermer la bouche, fermer les yeux, rester tranquille... Après avoir subi jour après jour le même rituel imbécile, à la fin j'ai perdu tout sens de ce que j'aurais voulu. Mais quand, maintenant, tu me fais entendre ton absurde histoire, je commence à me rendre compte de la seule chose au monde que réellement je désirais. Si affreux que ce soit de le dire, cette chose-là, oui, c'est la mort de ton père.

ISAMU, *triomphalement* :

Tu vois... C'était vrai.

RITSUKO

Non. Il n'y avait pas la moindre vérité dans tout ce qui est sorti de ton imagination morbide et les dieux et les démons savent qu'à aucun moment je n'ai pensé rien de tel. Par ta faute, Isamu, j'ai été provoquée, je pourrais dire tentée. Dans cette nuit où sans

même le savoir je me trouvais suffoquée, c'est toi qui m'as porté un peu d'air et de lumière en me racontant ce que tu avais rêvé. Quand ton père mourra, tu auras tout ce qui pourra te faire plaisir, je te le promets. Je t'achèterai une voiture, un yacht même, si tu en as envie.

ISAMU

Tu mens... Je ne te crois pas.

RITSUKO

Quand il sera mort, nous serons si heureux et tellement à l'aise que chacun enviera notre maison. Je dépenserai sans compter ni me préoccuper de l'avenir. Tu auras une quantité de beaux vêtements. Je te donnerai une épingle de cravate avec un diamant.

ISAMU, *faiblement* :

Encore des mensonges...

RITSUKO

Quoiqu'il n'en dise rien et n'aille jamais consulter un médecin, son cœur est en mauvais état, je le sais et tu sais ce que cela signifie. Écoute-moi, Isamu. Tu vas planter l'arbre dont tu as rêvé, ton arbre des tropiques, dans cette terre que tu peux voir et toucher, ici même, et ses terribles fleurs rouges rempliront tout le jardin qui ne connaîtra plus d'automne ni d'hiver. Rien qu'un été perpétuel sous le brillant couvert de grandes feuilles vertes comme des ailes de paon. (*Elle prend la main d'Isamu comme pour lui montrer le jardin imaginaire.*) Cette végétation amoindrie par l'automne aura disparu. À sa place, sous des rayons de soleil filtrant à travers la masse du feuillage, partout s'épanouiront les fleurs de l'arbre comme d'énormes gouttes de sang. Tout sera transfiguré, des perroquets crieront sur les branches, de jolis petits lézards verts courront à côté de nos pieds. Quand ton regard trouvera une ouverture entre des feuilles agitées comme autant d'éventails, ce n'est plus la nuée sombre et froide de ce soir que tu verras, ce sera le bleu éclatant du ciel tropical.

ISAMU

Oh ! Là-haut, je viens d'apercevoir la lueur d'un éclair qui a illuminé de blanc le bord des nuages. Mais je n'ai pas entendu le tonnerre.

RITSUKO

Pauvre Isamu ! Est-ce tout ce que tu es capable de voir ?

ISAMU

Je... Je voudrais rentrer.

RITSUKO

De quoi as-tu peur ? Tu n'es qu'un lâche ; Ikuko le disait.

*Isamu, craintivement, va vers la maison, mais elle l'appelle.*

Isamu !

*Effrayé, il s'arrête, se retourne vers elle, qui lui parle avec une solennité effrayante.*

Jamais tu ne diras à quelqu'un ce que je viens de te dire. Jure-le. Dis-moi que tu le jures.

ISAMU

Je le jure.

RITSUKO, *avec un sourire menaçant :*

C'est bien. Rappelle-toi que tu as donné ta parole d'honneur.

*Isamu rentre dans la maison. Après avoir marché quelques instants, Ritsuko le suit.*

## SCÈNE II

IKUKO, ISAMU

*L'écran est retiré, découvrant la chambre d'Ikuko. Le lit pourrait être dans une position différente de celle du premier acte. Dans sa cage, l'oiseau gazouille faiblement. On voit la lumière d'un éclair. Puis Isamu entre en scène.*

IKUKO

Où es-tu allé ?

ISAMU

Dans le jardin.

IKUKO

Tu n'étais pas à la mer.

ISAMU

Je ne peux pas aller tout le temps à la mer.

IKUKO

Heureusement, tu es venu. J'ai peur des éclairs quand je suis seule.

ISAMU

Si c'était un éclair, il n'était pas fort.

IKUKO

Pourtant... Écoute (*tendant les oreilles :*) voilà le tonnerre.

ISAMU, *attentif :*

Ce n'est que le tram. Écoute mieux ; c'est bien un tram ; regarde ; il s'en va maintenant.

IKUKO

Il doit être bondé de gens qui rentrent chez eux après leur travail.

ISAMU

Un tram éclatant de lumière et de joie, comblé de gens débordant d'énergie et de santé, mais ce n'est pas sur la terre où nous vivons qu'il roule. Pas de tram de ce genre dans notre monde, pas une station d'arrêt... (*Une pause.*) Ici-bas, nous ne pouvons étendre les jambes sans heurter un mur, tendre les bras sans nous cogner les mains à une fenêtre murée par le ciel sombre de la nuit. Il n'y aura bientôt plus le moindre espace où deux personnes pourraient se trouver ensemble, parler.

IKUKO

Quand nous étions petits, tu me disais que tu avais rêvé qu'un tram roulait à travers notre jardin.

ISAMU

Pauvre rêve privé de signification... Ce monde ressemble de plus en plus à la camisole de force que l'on met aux fous.

IKUKO

Tu demeures perpétuellement sous la cape de tes rêves. Je n'ai plus le temps de rêver, moi. La mort est trop proche.

ISAMU

Ne dis pas une chose pareille.

IKUKO

Je le dis et le dirai. Nous en sommes arrivés au point où notre rêve terrible devra rompre toutes les digues et engloutir les réalités souillées d'alentour.

ISAMU

Que notre rêve s'accomplisse ! Ne l'as-tu pas déjà dit, il y a quelque temps ?

IKUKO

Non. Je le dis pour la première fois. Quand je mourrai, tu me porteras à la mer. Promets-le-moi.

ISAMU, *détournant le visage :*

C'est juré.

IKUKO

Mais tu devras faire une autre chose avant. La chose que nous avons décidée solennellement.

ISAMU, *avec hésitation :*

Je la ferai, oui, mais pas maintenant...

IKUKO

Pas maintenant... Pourquoi ?

ISAMU

Ce qu'elle a fait est-il vraiment si affreux qu'elle mérite d'être supprimée ?

IKUKO

À t'entendre, on dirait que tu as un cœur de poussin. Après tout ce qui est arrivé, vas-tu perdre courage ? Tes larges épaules pourraient avoir honte de toi ! Nous étions d'accord, n'est-ce pas, qu'avant que je ne meure tu mettrais à mort cette odieuse créature (*à voix basse* :) que tu tuerais notre mère.

ISAMU, frissonnant :

Ah...

IKUKO

Tu ne vas pas reculer, au point où nous en sommes ? Serais-tu assez lâche pour cela ? Ne peux-tu comprendre qu'il me reste trop peu de temps pour le perdre en rêves ?

ISAMU, *épouvanté qu'elle dise vrai* :

Plus de temps à perdre, vraiment...

IKUKO, *avec une joie sauvage* :

Tue-la, Isamu ! Tue-la ! Comment vas-tu faire ? Dis-moi ! Du poison ? Un pistolet ? Un couteau ? Ou bien vas-tu l'étrangler ? Oui. Le mieux sera de l'étrangler à mort. De tes deux mains si fortes, tu vas serrer son cou poudré, tu vas l'entendre gémir et grogner comme une truie, respirer avec toujours plus de peine, en faisant un bruit de soufflet de forge. Tu verras la vraie couleur de sa peau paraître sous les couches de poudre, tu verras ses yeux de grenouille enfler de plus en plus comme si elle était pendue au plafond et regardait son cadavre... Serre encore plus, écrase-la comme un fruit pourri !

*Épuisée, elle s'écroule sur le lit.*

ISAMU, *il court vers le lit et la soulève dans ses bras* :

Ikuko ! Ikuko !

IKUKO, *faiblement* :

Comme je serais heureuse que tu fasses cela ! Comme je serais heureuse !

ISAMU, *après avoir longuement regardé sa sœur* :

Tu ne sais pas... Elle vient de m'encourager à tuer notre père.

IKUKO, *avec vivacité, soudain* :

À quoi ?

ISAMU

Ce n'est pas un genre de chose que j'ose répéter.

IKUKO

À tuer papa ? Toi ?

ISAMU

Elle m'y poussait, oui.

IKUKO

Tu n'en dois rien faire. Si tu le faisais, je ne pourrais pas mourir en paix. Tu ne dois pas.

ISAMU

Pourquoi pas ?

IKUKO

Non, Isamu. C'est notre mère que tu dois tuer, parce qu'elle est la source de tout le mal qui habite cette maison. Elle nous a privés de tous nos espoirs et de nos songes même en se faisant le perpétuel exemple de la dégradation causée par la plus basse avidité et la recherche des plus ignobles plaisirs. Elle porte une faux à la main, elle est la mort incarnée et elle coupe ou abat les jolies plantes et les arbres que nous avons soignés si bien, toi et moi. Tout ce qui est noble et beau en ce monde est changé en une répugnante pourriture au seul toucher d'un de ses doigts. Son vomissement souillerait jusqu'au bleu du ciel. Avec un air de grosse mouche verte, dans ses robes brillantes, elle bourdonne dans l'ombre de la maison en y étouffant tout sentiment de chaleur ou de simple humanité. Cette simulation de bonheur qui doit tout à son fard, cette cajolerie trompeuse qu'elle met dans tous ses regards, ce mensonge perpétuel, voilà ce que tu dois détruire avant qu'il ne soit trop tard et qu'elle ne poursuive son œuvre criminelle après ma mort. Pourquoi aurais-tu des scrupules à tuer une mauvaise bête ? Il doit y avoir une divinité, quelque part, qui se réjouira du sacrifice... Oh ! Je la hais, je la hais, je la hais ! Je la hais tant qu'il n'y a pas d'autre cause à ma maladie. Penser que je suis sortie de sa matrice répugnante, que j'ai dû me nourrir du lait grisâtre de ses mamelles, n'est-ce pas assez pour en être malade comme je suis ?

ISAMU

Pour toi, je ferai n'importe quoi. N'importe quoi, je le jure, si terrible que ce soit.

IKUKO

Alors, tue-la aujourd'hui.

ISAMU

Et elle m'a dit de tuer notre père...

IKUKO

L'a-t-elle vraiment dit en ces mots-là ?

ISAMU

En ces mots, oui.

IKUKO

Elle l'a donc dit ! Elle s'est démasquée, à la fin ! Mais toi, tu ne penseras, tu ne rêveras jamais de t'attaquer à ton père ?

ISAMU

Tu le sais aussi bien que moi. Même après cette journée d'il y a trois ans, je ne me suis jamais senti capable de lui répondre quand je me trouvais devant lui. Non par crainte, je t'assure, mais parce que je souffrais pour lui.

IKUKO

Bien entendu, tu ne feras rien contre lui. Mais après t'avoir entendu, tout à coup, quelque chose me tourmente. Maintenant qu'elle s'est trahie, mon idée est qu'elle va agir elle-même, puisqu'elle ne peut compter sur toi. C'est cela, elle complotte d'assassiner notre père avec tant d'habileté qu'elle ne puisse être soupçonnée de rien, j'en suis sûre. Et si elle t'a ouvertement proposé d'être le meurtrier, c'est parce qu'elle savait que tu refuserais. Ne vois-tu pas le piège qu'elle est en train de tendre avec une ruse de sorcière ? La mort pourra venir d'une maladie mystérieuse et, s'il y a doute, les soupçons porteront sur toi.

ISAMU

Tes joues sont illuminées comme par un lever de lune pleine. On dirait que la vie est revenue en toi avec une étrange violence et que la maladie est oubliée. Mais tu me fais un peu peur. Qu'as-tu encore en tête ?

IKUKO, *en s'asseyant dans le lit :*

Je vais essayer de sauver notre père, de le protéger du moins.

ISAMU

A-t-il tant d'importance pour toi ?

IKUKO

Personne d'autre que moi ne peut le mettre en garde. Je le ferai.

ISAMU, *jaloux :*

Et moi ?

IKUKO

Toi et moi, comme toujours, nous serons ensemble.

ISAMU

À la seule pensée que notre père soit en danger, te voilà bouleversée. Et moi, alors, qui me retrouve seul dans une triste impasse... Tu es la seule personne au monde qui pour moi ait une existence vraie, la seule sur qui je puisse compter. Mais en ce moment, Ikuko, j'ai l'impression d'avoir disparu de ton regard.

IKUKO

Laisse-moi faire ce que je pense. Je serai morte avant longtemps.

ISAMU, *dressé au-dessus d'elle :*

Non ! Tu ne dois te servir de cela comme prétexte pour personne que pour moi.

IKUKO

Laisse-moi ! Laisse-moi aller. J'ai encore tant à faire, je commence à peine à m'en rendre compte. Ce qu'il faut est qu'ici toutes choses soient menées à une fin de sang et de catastrophe, comme depuis longtemps j'en avais le désir. Le véhicule de la catastrophe devra tuer d'abord, en l'écrasant, une créature du mal, et puis rouler encore vers le rivage de la mer sur une route bordée des dernières fleurs de la saison. Là s'arrêtera notre beau véhicule blanc ; il s'immobilisera avec un grincement pareil au cri d'une mouette.

ISAMU

Ikuko !

*Ikuko se lève et marche en chancelant sur le devant de la scène. Isamu la suit de tout près. On entend Keisaburo descendre l'escalier. À sa vue, Isamu se cache.*

### SCÈNE III

KEISABURO, IKUKO KEISABURO

Que se passe-t-il, Ikuko ? Tu vas mieux, à ce qu'il semble. On ne t'avait pas vue sur pied depuis longtemps, et tout à coup j'entends le bruit de ton rire, joyeux comme autrefois. As-tu repris le dessus ?

IKUKO

Maintenant que je suis capable de marcher, je n'aurai peut-être pas à mourir dans mon lit.

KEISABURO

Je suis heureux de te l'entendre dire. Le médecin pourrait bien s'être trompé dans son diagnostic à propos de ta maladie. Tu as bon teint, ce soir, tes yeux sont brillants ; je ne retrouve rien du silence glacial ou de l'hostilité qui m'accueillaient chaque fois que j'entrais dans ta chambre. Si tu es venue reconforter ton papa, pourquoi sembles-tu si tendue encore, si exaltée ? Ne peux-tu m'accorder un sourire ?

IKUKO

Je voulais te donner un avertissement, père. Dans cette maison, quelqu'un a l'intention de te tuer.

KEISABURO

Me tuer ? Tu plaisantes, bien entendu...

IKUKO, *élevant la voix* :

Ce n'est pas une plaisanterie.

KEISABURO

Tu cries, tu me regardes avec des yeux fous, pourquoi ? Oh ! je sais bien que tu crois avoir à te plaindre de moi, mais tu devrais comprendre que je fais tout ce que je peux

pour toi. Le désir d'un père est de voir un air heureux à ses enfants, c'est tout son désir ; mais vous deux avez choisi délibérément de sembler malheureux.

IKUKO

Tu peux continuer ton sermon aussi longtemps que tu voudras, père. Moi j'ai une chose unique à te dire, qui est que quelqu'un de notre famille veut te tuer.

KEISABURO

Eh bien, j'ai entendu. Mais j'ai une chose à te dire, moi aussi. Celle-là : pendant des années ta mère a rempli avec dévotion ses devoirs envers moi, et je lui en suis reconnaissant. Mais d'Isamu et de toi, que dirai-je, sinon que vous avez complètement oublié ce que vous deviez à votre père.

IKUKO

Laisse-moi seulement te demander si un complot astucieux dans le but de ta mise à mort peut être compris dans ces devoirs et dans cette dévotion ?

KEISABURO

Encore un conte de sorcière rêvé par ton imagination morbide... Reviens donc à la réalité, même quand tu songes. Éveille-toi. Essaie de vivre avec les pieds bien plantés sur la terre.

IKUKO

Comment faire ? Cette terre tremble. Elle se crevasse partout...

KEISABURO

La terre est sûre. J'y veille et je la tiens en place à force de bras. Tout ce que tu as à faire est d'y marcher d'un bon pas, les pieds bien posés sur le sol, avec calme et gaieté. J'en prends suffisamment soin pour que tu n'aies à t'inquiéter de rien.

IKUKO

Mon devoir à moi est de te mettre en garde encore et encore, papa. Ce ne sont pas des mots vides que je te répète. Il y a quelqu'un, ici, qui veut ta mort.

KEISABURO

Qui ? Il n'y a de vivant dans cette maison que moi et toi, Isamu et Nobuko.

IKUKO

Et quelqu'un de plus.

KEISABURO

Et ta mère...

IKUKO

Oui. C'est d'elle qu'il faut te garder.

KEISABURO, *furieux* :

Que diable veux-tu dire ? (*Tristement, les deux mains sur sa poitrine.*) À personne, malade ou non, je ne permettrai de prononcer une calomnie pareille. Ne l'oublie pas.

IKUKO, *en le soutenant* :

Papa, comment te sens-tu ?

KEISABURO, *après une pause, en respirant avec difficulté* :

Pas assez mal pour avoir besoin des soins d'une infirme... Mais quelle personne au monde peut avoir été capable d'inventer une insanité aussi monstrueuse ? Certainement pas toi, Ikuko, qui ne sors à peu près jamais de ton lit de malade. Nobuko est l'honnêteté même, chacun le sait. Il ne reste qu'Isamu. Naturellement, ce ne peut être que lui le coupable !

IKUKO

KEISABURO

Tu ne dis rien. Je ne me suis donc pas trompé sur son compte. Il n'a jamais eu que haine ou que mépris pour son père.

IKUKO

Comment en es-tu sûr ? Voudrais-tu t'expliquer là-dessus.

KEISABURO

Ce garçon s'est mis en tête qu'il a été privé de l'affection de sa mère à cause de moi. Il l'aime avec une sorte d'excès.

IKUKO

Non. C'est moi qu'il aime le plus.

KEISABURO

Je sais qu'il t'aime comme une sœur.

IKUKO

Non, pas comme une sœur... comme une femme.

KEISABURO

Encore une de tes illusions... Il aime désespérément sa mère, et s'il prétend t'aimer c'est pour cacher son vrai sentiment.

IKUKO, *avec un accent tragique* :

Non ! Non ! C'est un mensonge.

KEISABURO

Rien n'est plus naturel pour ta mère, sans doute, que le dévouement qu'elle me donne, mais ton frère a toujours ressenti comme une offense tout ce qu'elle faisait pour moi. Il boudait sa mère ; il était maussade avec elle en toute occasion ; il se méfiait de moi. Ce fut ainsi jusqu'il y a deux ou trois ans. Maintenant, il me semble avoir perdu sa défiance, mais il m'évite tout autant et il me regarde de loin comme une bête traquée. Tu ne peux

avoir une idée, Ikuko, de combien je m'inquiète pour lui, pour son avenir, ni de la peine que je me donne pour l'aider à devenir un être humain normal. N'est-il pas mon seul fils, mon cher enfant, après tout ? Tout jeune, il était déjà étrange, avec un air de rêver dans le regard, mais il s'excitait facilement pour le moindre sujet et il perdait tout contrôle de soi... À l'école, il n'avait pas un ami. Je n'en ai pas, moi non plus, mais dans mon cas cela se comprend aisément. Le monde est tel, aujourd'hui, qu'il faut choisir d'avoir de l'argent ou des amis, et mon destin était plutôt que ma vie entière fût tournée vers la fortune de ma famille ; cependant il est ridicule qu'Isamu soit resté solitaire parce qu'il avait eu la chance d'être mon fils. En vue de le protéger contre une certaine espèce de camarades qui ne s'intéressent qu'à ce que vous possédez, je me suis abstenu de lui donner trop d'argent de poche. Mon but était de l'empêcher de s'habituer à des dépenses extravagantes et de ne pas lui donner les moyens d'inviter de ces prétendus amis-là, qui l'auraient dépouillé. Il aurait dû m'être reconnaissant de ma bonne éducation, mais non, son caractère s'est faussé, perverti, et au lieu de se chercher quelques amitiés véritables, il s'est renfermé dans sa coquille jusqu'au jour où il a quitté l'école. Dans sa pensée, je suis une sorte de monstre, et il s'est mis en tête que ce n'est qu'en me rendant malheureux qu'il pourrait trouver son bonheur. Écoute-moi, Ikuko, je le connais mieux que tu ne le connais. C'est en voyant à quel point nous sommes inséparables, ta mère et moi, qu'il a inventé ce mensonge imbécile et qu'il essaie de te le faire partager.

IKUKO

Tu ne veux pas me croire. Pourtant je t'ai dit la vérité, rien que la vérité.

KEISABURO

C'est Isamu. C'est lui sans doute qui complotte de me tuer et d'en faire tomber la responsabilité sur sa mère.

IKUKO

Non, père, non !

KEISABURO

L'histoire n'est qu'un prétexte pour te faire entrer dans son ignoble tentative de séparer ta mère de moi, et tu y as cru.

IKUKO

Non ! Ce n'est pas vrai.

KEISABURO

Où est Isamu ? Je vais lui jeter son mensonge à la face et lui interdire de continuer à rôder dans cette maison et à s'y cacher comme un rat... Isamu ! Montre-toi.

IKUKO

Père !

*À ce moment on entend Nobuko qui chante au-dessus. Elle descend en chantant, son tricot à la main.*

## SCÈNE IV

IKUKO, NOBUKO

NOBUKO

Vaste est le ciel nocturne  
Ténébreux est mon cœur  
Verdoyant le tombeau  
Dont la pierre est fleurie  
L'homme meurt il s'en va  
Vers la fin de la route  
Un feu pâle très loin  
Et les oiseaux gazouillent.

NOBUKO, *doucement* :

Ce n'est pas bien, Ikuko. Retourne au lit, il faut te reposer tranquillement. Je fais ce tricot pour te le donner quand tu seras guérie, mais tu ne le porteras que si tu es sage.

IKUKO

Ta dernière gentillesse sera de le mettre dans mon cercueil.

NOBUKO

Ne dis pas de telles choses. Laisse-moi plutôt te raconter encore une histoire, comme cet après-midi.

IKUKO

À propos de ton mari qui est mort ?

NOBUKO

Oui, chérie, une histoire qui est finie depuis longtemps et qui t'aidera à trouver le repos. (*Elle aide Ikuko.*) Allons, couche-toi. (*À Keisaburo :*) Ritsuko est en haut. Ne vous excitez pas, ce serait mauvais pour votre santé. (*Soulagé, Keisaburo monte par l'escalier de gauche.*) Couche-toi tranquillement, Ikuko, comme je te l'ai dit. (*Elle l'aide.*) Doucement, gentiment, voilà... Reste bien tranquille ; écoute mon histoire sans rien dire. Tu n'auras pas sujet de t'agiter, elle est au-delà de tout soupçon et de toute espérance. Appuie ta tête sur l'oreiller, essaie d'imaginer que tout est fini en ce monde et que plus rien n'arrivera qui puisse t'effrayer ou te remplir de folle joie. Les fleurs fanées ne se fanent pas de nouveau ; les oiseaux ne meurent qu'une fois. Quand des fleurs repousseront, quand des oiseaux reviendront, ce sera dans un autre univers, avec lequel nous n'aurons aucune relation, toi et moi. Les feuilles tombent sur la route après la pluie, jaunes, rouges, brunes, et elles s'attachent au sol comme elles s'attacheraient à l'intérieur de nous. De la même façon, dans notre cœur aussi, le luxe et les couleurs ne paraîtront que par l'effet de quelque chose qui ait passé par la mort...

Ferme les yeux, essaie de ne rien voir, pas même les nuages qui ont flotté toute la journée dans le ciel d'automne et que le crépuscule enflamme, ces formes qui dans la nuit de tes yeux clos se fixent comme les taches d'une agate. Je vais maintenant te raconter mon histoire, qui a pris fin il y a longtemps, très longtemps. J'étais toujours à son côté quand il dormait. Il avait des cils bien plus longs que le commun des hommes, si longs et si épais, en vérité, que quand il tenait les yeux entrouverts il avait l'air de dormir. Ainsi il me regardait, parfois, et si je bâillais, le croyant endormi, j'avais la surprise de l'entendre rire avec moquerie. Son rire était pareil à celui d'un enfant, limpide et clair comme des cailloux dans le lit d'un ruisseau. Il avait l'habitude de...

Ah ! tu dors, Ikuko. Tu as un peu de sueur froide sur le front. (*Elle essuie le front d'Ikuko, puis se lève.*) Il n'y a aucune raison pour toi d'être inquiète, chérie. Je serai toujours là, à ton côté. Mais je vais mettre l'écran autour de ton lit. Ainsi tu ne seras pas dérangée.

*Elle dispose l'écran autour du lit, cachant ainsi Ikuko et elle-même.*

## SCÈNE V

RITSUKO, KEISABURO

*Isamu entre du côté droit et monte l'escalier de droite. Au même moment, Keisaburo paraît en haut de l'escalier de gauche, suivi par Ritsuko. Isamu s'assied sur une marche et se met à lire.*

KEISABURO

Où est Isamu ?

RITSUKO

Là-haut, dans le petit studio, je pense. Je vois son ombre. Il doit être en train de lire.

KEISABURO, *commençant à descendre* :

J'ai deux mots à lui dire.

RITSUKO, *en le retenant vivement* :

Ne lui dites rien, s'il vous plaît. Qu'y a-t-il qui vous agite à ce point ? C'est mauvais pour vous...

KEISABURO

Il n'y a que vous, dans cette maison, qui montriez de l'affection, ou simplement de l'humanité.

RITSUKO

N'est-il pas naturel que je m'inquiète de votre santé ? N'êtes-vous pas mon époux très cher ? J'ai peut-être été une épouse imparfaite, mais pendant toutes les années de notre union je n'ai vécu que pour être dévouée de cœur et d'âme à vous, mon bien-aimé, et à vous seul. Il m'a manqué de savoir être bonne épouse et bonne mère en même temps, comme d'autres, plus habiles que moi.

KEISABURO

Je ne vous demandais que d'être comme vous fûtes, et j'ai été content de vous.

RITSUKO

Vous avez été ma force et mon soutien, comme un grand arbre autour duquel s'attache un lierre pourpre, et si tombe l'arbre le lierre tombe avec lui et demeure tordu sur le sol jusqu'à la pourriture finale. Vous devez vous conserver robuste et sain, et pour cela il faut vous tenir à l'écart des intrigues et des commérages de notre domicile. Gardez vos oreilles closes.

KEISABURO

J'ai essayé, mais je n'arrive pas à m'empêcher d'entendre, que je le veuille ou non.

RITSUKO

Mon vœu a toujours été de vous protéger, comme une digue élevée devant un champ superbe pour qu'il ne soit pas inondé. Quoi qu'il puisse arriver, soyez sûr que la digue ne cédera pas. Oui, la seule idée de vous donner protection me remplit de courage et de conviction. Si je suis capable d'être pour vous un faible lierre autant qu'une forte digue, je suis votre ombre aussi, un reflet de votre puissance et de votre énergie, auxquelles je dois tout. Aussi longtemps que vous vous conserverez tel, mon existence vous sera vouée entièrement.

KEISABURO

À entendre Ikuko, quelqu'un, dans cette maison, voudrait me tuer. Vous, précisément.

RITSUKO

Je ne prendrai pas la peine de me défendre. L'accusation est si folle qu'elle ne me donne même pas envie de pleurer. Comme tant de fois je vous l'ai dit, il n'y a là rien que le produit de l'imagination malade des enfants, et d'Ikuko en particulier. Vous le savez très bien, en dehors de notre jeune infirme, il n'y a rien ici qui soit anormal ou qui puisse devenir dangereux, et vous n'avez aucune raison de vous en tourmenter.

KEISABURO

Mais plus jamais je ne les vois sourire. Vous seule savez le faire.

RITSUKO

Grâce aux bienfaits reçus de leurs parents, ils ont la liberté de se montrer malheureux tant qu'ils veulent.

KEISABURO

Il n'y a qu'Isamu qui ait pu lui mettre en tête cette ignoble histoire.

RITSUKO

Calmez-vous, cher ; faites un effort pour être juste envers les enfants. Je ne sais ni ce qu'Ikuko a pu vous dire, ni si son frère a envenimé ses idées dans un esprit de provocation, mais en pareil cas qu'aurait-il eu à gagner, lui, à mettre le désaccord entre ses parents ? Et s'il est devenu ce qu'il est, n'en suis-je pas responsable, moi qui l'ai

élevé en suivant vos instructions et en veillant à ce qu'il ne trouble jamais la règle de votre vie ni l'ordre domestique ? J'ai suivi la voie que m'indiquait votre amour, dans l'éducation de notre fils comme en toutes choses.

KEISABURO

C'est vrai. Mais il n'en demeure pas moins qu'Isamu me déteste et refuse de me sourire.

RITSUKO

Là, vous vous trompez. Il a pour vous un respect immense. Vous êtes pour lui le soleil, et c'est pourquoi il ne peut vous regarder en face. Comment admettre qu'il ait été capable d'organiser contre vous quelque chose d'aussi perfide ? Cela dépasserait ses moyens qui ne lui permettent que de perdre son temps à rôder dans la maison.

KEISABURO

Il est étonnant que vous preniez tant de peine pour défendre ce garçon, quand c'est à vous qu'il s'attaque.

RITSUKO

Je ne pense pas qu'il s'attaque à moi. Par moments, je le trouve sombre, mélancolique, oui, mais il a bon cœur et c'est un gentil garçon qui souffre de voir souffrir quelqu'un. Quand meurt un des petits oiseaux d'Ikuko, il a plus de chagrin qu'elle-même et il pleure. À ce qu'il semble, les oiseaux meurent facilement dans cette chambre, peut-être à cause des émanations des médicaments qu'elle doit prendre. Un soir, au début de l'été, j'ai vu Isamu aller seul dans le jardin pour y enterrer un oiseau mort. Son dos était tourné vers la maison et je pouvais voir sa chemise blanche flotter légèrement dans la brise tandis que l'ombre s'étendait autour de lui. Tout cela m'avait émue à tel point qu'involontairement je criai son nom.

KEISABURO, *avec jalousie* :

Vous avez pour lui beaucoup d'égard et de générosité. Mais votre tendresse est ici mal dirigée, et elle est imméritée par son objet. En outre, cette sorte de pitié affectueuse pour les faibles ne vous convient nullement car vous êtes, et serez toujours pour moi, une petite fille faite pour être gâtée, choyée et pour rester toujours soumise à ma volonté. Ne l'oubliez pas.

RITSUKO

Pardon, mais, pour moi, il est incroyable qu'un garçon aussi gentil qu'Isamu ait essayé de me faire tomber dans cet horrible piège. Son cou long et souple qui penche tristement sous sa douce chevelure noire, ses larges épaules un peu gauches, tout cela semble exprimer son désespoir à ne trouver jamais une place pour lui en ce monde. Chaque fois que je le vois, j'ai le même sentiment. Il est aussi dépourvu d'agressivité que de ruse ou du peu d'énergie qui le rendrait capable de s'imposer. Mais s'il n'était pas ainsi, ce ne serait plus lui-même, notre fils, n'est-ce pas, cher ?

KEISABURO

Vous avez le droit de le défendre au point de vous rendre aveugle, comme beaucoup de mères, sur ses agissements. Mais vous n'aviez aucun besoin de me parler de son cou, de sa chevelure ou d'autres parties de son corps. Au ton de votre voix, on eût dit qu'il s'agissait d'un homme autant ou plus que de votre fils, et pour moi cela prenait une obscénité que je ne peux supporter.

RITSUKO

Je devrai donc me limiter à parler de ses sentiments.

KEISABURO

Votre voix est incapable de décrire ce qui n'a pas de réalité physique, je ne le sais que trop.

RITSUKO

Ce n'est pas vrai, je vous le promets, et pour ce qui est de ce pauvre garçon...

KEISABURO, *avec irritation* :

Je vous le ferai voir. J'arracherai ce masque de mélancolie et d'innocence et vous verrez l'âme sordide qui était cachée derrière.

RITSUKO

Apaisez-vous, cher. Pour ne pas vous déplaire, je cesserai de le défendre. Ce que je crains le plus est que, par ma faute, vous vous mettiez en colère et que votre santé en souffre. Et cela est pour moi infiniment plus important que la personne ou que le sort d'Isamu.

KEISABURO

Quelque chose de terrible, quelque chose qui devait ne jamais arriver, est en train de se tramer contre nous, dans notre maison.

RITSUKO

Votre imagination va au-devant du malheur. Depuis tant d'années que nous sommes mariés, nous est-il rien arrivé qui fût anormal, ou simplement déplaisant ?

KEISABURO

Je vois partout des signes, des présages d'une chose horrible qui est à venir... Je vois un soupçon de cela paraître jusque dans votre regard et votre sourire.

RITSUKO, *riant* :

Mon cher époux ! Ne pouvez-vous avoir confiance au moins en moi ?

KEISABURO

Naturellement, vous êtes la seule en qui je me fie... Mais Isamu... Je vois clairement en lui tout le mal que depuis des années il nourrit contre nous dans sa tête.

RITSUKO

Oh ! mon époux ! Ne pourriez-vous cesser d'imaginer et d'exagérer ?

KEISABURO

Je compte sur vous, au moins, pour garder votre saine raison, quoi qu'il arrive de nous...

RITSUKO

Simplement : Isamu n'est pas un garçon à se laisser aller à une intrigue aussi noire.

KEISABURO

Alors, vous avez la générosité d'admettre que ce que j'ai entendu de sa bouche est vrai.

RITSUKO

Je pourrais l'admettre si vous aviez la volonté de le croire. Cependant Isamu...

KEISABURO, *très jaloux* :

Je ne veux pas vous entendre prononcer encore ce nom.

RITSUKO, *se pressant contre lui* :

Je vous en supplie, ne faites rien contre lui ! Ce n'est qu'un pauvre garçon, solitaire et passionné, que nous ferions mieux de laisser tranquille et libre à son gré. Je le connais mieux que personne ; je suis sa mère ; par pitié, cher, ne le blessez pas... S'il était bouleversé maintenant, qui sait ce qui pourrait lui arriver demain ? N'usez pas de votre grosse voix, je vous prie... Essayez plutôt d'avoir un peu d'égard pour lui. Plaignez-le.

KEISABURO

Isamu ! Isamu ! Descends tout de suite. Ton père veut te parler.

## SCÈNE VI

ISAMU, KEISABURO, RITSUKO

*Isamu pose son livre et descend.*

KEISABURO

Pourquoi ne réponds-tu pas ? Pourquoi as-tu un air boudeur ? Tu n'aimes pas que ton père t'appelle, à ce qu'il semble.

ISAMU, *piteusement* :

Pourquoi me grondez-vous ainsi ?

KEISABURO, *se maîtrisant à peine* :

Je n'aime pas ce trouble perpétuel ! Je n'aime pas cela et je ne le supporterai pas plus longtemps. C'est toujours toi qui en es la cause, dans cette maison qui sans toi serait tranquille, et j'en ai assez, je l'ai dit. Nous n'avons aucun autre sujet d'entretien, dans les rares occasions où nous nous rencontrons. De cette situation, que je déteste, tu es le seul responsable, et la vie que tu mènes est morbide. Emmilloté en toi-même, comme tu es, pourtant tu nous procures des désagréments sans fin. Pourquoi n'as-tu aucun intérêt pour

le monde extérieur ? Tu as l'air de penser que la vie devrait être un gâteau de mélasse fait spécialement pour toi, et tu n'arrives pas à y goûter sans nous déranger tous. Ne pourrais-tu faire comme les autres ? À ton âge, même dépourvu d'argent, tu devrais avoir envie de sortir au soleil et de te mêler à des inconnus, tu pourrais couper des tiges de plantes pour t'en servir en guise de flûtes ou de sifflets, comme je faisais quand j'étais jeune, et l'on peut en tirer une sève amère que l'on a plaisir à recracher dans les champs. Pourquoi n'essaies-tu pas de faire quelque chose de pareil, au lieu de rester toujours à la maison et de ne donner que des ennuis à chacun ?

ISAMU

Je ne sais ce que vous voulez dire, père. Qu'ai-je donc fait ?

KEISABURO

Ah ! Tu continues à faire l'innocent, et à bouder, et à prétendre que tu ne sais pas de quoi il s'agit ? Rien au monde ne pouvait être infligé de pire à une famille que ta dernière invention, qui semble sortie tout droit d'un cauchemar, puisqu'il ne s'agit pas moins que d'un projet de parricide que tu as élaboré et dont tu essaies de jeter la responsabilité sur ta mère !

ISAMU

Est-ce Ikuko qui vous a raconté cela ?

KEISABURO

Ikuko essaie de te disculper. Ainsi fait ta mère. Autour de moi, tous cherchent à couvrir ton intention de parricide.

ISAMU

Aucun parricide n'a été commis jusqu'ici... Il n'y en aura pas, aussi longtemps que je ne m'en rendrai pas coupable.

KEISABURO

Confession involontaire ! Ainsi tu avoues que c'était toi qui voulais m'assassiner et faire accuser du crime une innocente : ta mère.

ISAMU

Non. C'est ma mère qui m'a prié de te tuer.

KEISABURO, *furieux* :

Pour la noircir toujours plus, comme tu voudrais, tu en arrives à essayer de la faire passer pour l'instigatrice de ton crime ! S'il se trouve quelqu'un d'assez jobard pour t'écouter, qu'il soit tout seul à t'entendre !

ISAMU

J'étais sûr que vous ne me croiriez pas.

KEISABURO

Tu en étais sûr, mais cela ne t'empêchait pas d'articuler ta hideuse calomnie. Tu es habité par un esprit du mal ; tu n'as que des perversités pour idées, pour paroles.

ISAMU

Vous vous plaisez à penser que personne ne pourrait avoir de raisons pour vous tuer, n'est-ce pas ? Chacun a besoin d'avoir cette pensée. Mais chez vous, qui n'avez aucune espèce d'innocence, elle est illégitime et illusoire. Même si vous ne les apercevez pas, il y a de nombreuses et excellentes raisons de vous tuer.

KEISABURO

Donc ta mère t'encourage à me tuer. Mais toi, par bonté d'âme, tu décides de n'en rien faire et de me laisser vivre encore un peu... Quelle touchante histoire, et quel excellent fils elle montre ! Grâce à Isamu, je vivrai plus longtemps... Est-ce bien cela ?

ISAMU

C'est exactement cela, oui.

KEISABURO, *criant* :

Que les démons te prennent ! C'était peut-être une plaisanterie, au début ; ce n'en est plus une. (*Péniblement, les mains posées sur sa poitrine* :) Tu penses apparemment que tu peux mettre le monde sens dessus dessous rien que par tes faussetés et tes petites tricheries. De ta puérile histoire de crime et de criminels, le seul résultat sera d'affaiblir ou de détruire toute confiance mutuelle, l'affection peut-être mise à part, dans notre famille. Et de toi, qu'en sera-t-il ? Resteras-tu toujours ce brave garçon qui a fait son devoir filial avec un sourire moqueur ?

ISAMU

Vous, en tout cas, risquez plus que vous ne pensez quand vous faites confiance à votre entourage. Vous avez épousé une criminelle, qui vous a donné des enfants de criminelle. (*En s'excitant graduellement* :) Ouvrez vos yeux et tâchez d'avoir un meilleur aperçu de l'illustre situation dans laquelle vous êtes supposé vous trouver. Éveillez-vous, si possible, de vos rêves d'agréables conversations dans votre salon et de sourires à vous prodigués par tous les membres de votre famille. Trouvez quelque chose de neuf pour justifier votre réputation. Je vous donnerai une médaille si vous y arrivez, une médaille de sang.

KEISABURO

Tais-toi ! Tes yeux voient tout de travers et ils voient tout en noir. Tu vois du meurtre là où il n'y a qu'affection conjugale et tu essaies d'introduire une ombre obscène dans l'intimité qui existe entre tes parents. Cesse de me regarder. Détourne tes yeux bilieux dont le regard colle à moi comme une toile d'araignée.

ISAMU, *très excité, maintenant* :

C'est vous qui ne voyez pas droit. Malgré votre âge avancé, vous ne serez jamais un père véritable. Vous n'êtes rien de mieux qu'un mâle. Il n'y a jamais eu de famille dans cette maison, tout juste un homme et une femme empêtrés l'un dans l'autre. Et vous en êtes la cause.

KEISABURO

Quoi ?

*La main sur la poitrine, il lutte contre la douleur pendant un moment.*

RITSUKO, du haut de l'escalier, se parlant à soi-même :

Un petit peu plus ! Encore un tout petit peu ! Il souffre de sa douleur... Et le garçon est tout près du but.

ISAMU

Père, qu'avez-vous ?

KEISABURO

Ne me touche pas ! Penses-tu que je puisse supporter le contact de tes mains répugnantes après avoir dû entendre les mots répugnants que tu viens de cracher sur moi ?

ISAMU, *regardant ses mains* :

Elles sont nées d'un tas d'ordures. Toute femme flairerait immédiatement leur odeur d'immondice et s'écarterait de moi. J'aurais honte d'aller au-dehors.

KEISABURO

Avec ton pâle visage de tueur de femme, tu ferais mieux de te limiter à la fréquentation de ta mère et de ta sœur. Tu pourrais les serrer dans tes bras toutes les deux, en espérant qu'elles te consolent.

ISAMU

Vieux comme vous êtes, vous ne pouviez vous satisfaire qu'avec une meurtrière.

KEISABURO

Cette fois, je ne te pardonnerai pas !

RITSUKO, *du haut de l'escalier* :

Encore un effort ! Rien qu'un bon petit coup !

ISAMU

Vous êtes pourri d'appétit et de luxure ! Votre argent et votre menteuse de femme sont vos seules raisons d'existence.

KEISABURO

Répète-le, seulement !

ISAMU

Plus tôt vous serez crevé, mieux cela vaudra !

KEISABURO

Enfin, tu as crié ton intention véritable !

*Vacillant sous la douleur, Keisaburo s'accroche à Isamu, qui n'est pas moins furieux. Ils luttent.*

*Le rideau du fond s'ouvre doucement. Paraît Ikuko qui tient un grand couteau à découper, dont la lame brille.*

## SCÈNE VII

TUTTI

*IKUKO, séparant les deux hommes, elle tend le couteau à Isamu :*

Sers-toi plutôt de cela, Isamu !

*Plein d'horreur, Isamu s'enfuit. Ikuko laisse tomber le couteau et s'évanouit. Nobuko accourt pour la soigner. Keisaburo, comme paralysé, reste immobile. Ritsuko, irritée et désappointée, disparaît en haut de l'escalier.*

## ACTE III

### SCÈNE I

IKUKO

*Ikuko est couchée. Il est tard dans la nuit. Le clair de lune brille dans la fenêtre ouverte.*

IKUKO

Clair de lune... Après ces éclairs au crépuscule, on aurait dit qu'il allait se mettre à pleuvoir ; mais, à mesure que s'approfondissait la nuit et que disparaissaient les derniers passants attardés, le ciel s'illuminait de toute sa peau nue, brodée d'étoiles et de rayons lunaires sur fond de satin noir. Douce peau que je sens contre ma joue et qui m'aide à respirer enfin. Ah, qu'il serait délicat et apaisant de sentir ainsi la peau d'un homme que je n'aurais jamais connu, noire et satinée comme le ciel de la nuit d'automne ! Les hommes tatoués ont la peau froide, j'ai lu cela quelque part et peut-être est-ce la raison pour laquelle le ciel noir est si froid, tatoué qu'il est partout des feux de la lune et des étoiles... tatoué comme de poudre d'or. (*Comme en rêvant.*) La peau noire est vivante et pourtant elle est morte, le sang brûle au-dessous. Je me demande comment est la mer en ce moment... Peut-être brille-t-elle au clair de lune comme une immense peau de maquereau, au-delà des terrains asséchés, si loin dans le lointain... La mer est la seule chose au monde qui puisse me soutenir, me donner du courage encore, un mystérieux courage.

LA VOIX DE NOBUKO, *chantant au-dessous de l'escalier à droite :*

Quand un homme est pris

Au filet des étoiles

Par-delà l'horizon

De la nuit sur la mer

Les petits oiseaux morts

S'envolent tous ensemble

Par-delà l'horizon

De la nuit sur l'eau noire

Au gazouillis de tous

Le filet est tiré.

IKUKO, *chantant :*

Les petits oiseaux morts  
Preignent l'air tous ensemble.

LA VOIX DE NOBUKO, *chantant* :

Ils indiquent la voie  
Par leur gazouillis clair.

IKUKO, *chantant* :

Le gazouillis de tous

LA VOIX DE NOBUKO, *chantant* :

Indique le chemin.

IKUKO

« Mon petit oiseau mort... » Il est encore vivant. Je dois faire vite. (*Elle se lève, elle prend l'oiseau, elle le sort de la cage et le presse sur sa gorge.*) Petit oiseau, mon petit oiseau chéri, c'en est fini pour toi de tes yeux doux, de ton gracieux plumage, il faut que je mette fin à ta vie. Mais pas comme pour les autres. Pour toi, ce sera différent. Eux, c'était pour qu'ils me donnent encore un peu de vie. De toi, je n'attendrai rien, aucune sorte de don, et tu pourras mourir en me regardant avec un peu de mépris, petit oiseau chéri, quand tu prendras ton vol pour un monde inconnu de nous. Joli petit animal brillant, joyeux et malheureux, froid bientôt, ta mort sera celle d'une bête véritable, d'un oiseau vrai, qui se laisse tomber doucement sur un lit de feuilles pourrissantes après avoir becqueté les baies colorées des arbres. Tu seras un vrai petit cadavre et tes doigts serreront contre ta poitrine un peu de ciel bleu. Tu n'auras vécu que pour embellir ma mort et la parer de l'arc-en-ciel de tes ailes. Cher petit oiseau, je suis affreusement lasse ; il me semble avoir consumé tout le restant de ma vie dans la journée qui s'achève ; mais il y a une chose que je dois absolument faire avant que les dernières braises de mon existence ne s'éteignent et je ne veux pas que tu la voies. Je veux te faire mourir avant moi pour que tu m'attendes en battant des ailes et que tu me guides sur le chemin de ma mort. Je te rejoindrai vite. Respire l'odeur d'une gorge de jeune fille et ferme tes yeux dans mon chaud parfum, pendant qu'au-dessus de ton cœur battant mes doigts se nouent autour de ta petite gorge qui savait chanter si bien... Ah... Que je suis heureuse !

*Isamu entre pendant qu'Ikuko étrangle l'oiseau.*

## SCÈNE II

ISAMU, IKUKO

ISAMU

Ikuko ! Qu'es-tu en train de faire ?

IKUKO *regarde l'oiseau, dans sa main* :

Il est mort.

ISAMU

Pauvre créature.

IKUKO *s'assied sur le lit et remet l'oiseau mort dans la cage :*

Repose en paix, petit oiseau.

ISAMU

C'est donc ce que tu as fait à tous les autres.

IKUKO

À tous, oui...

ISAMU

Tu me fais un peu peur, Ikuko.

IKUKO

Ils sont tous morts heureux, nichés dans ma chaleur, entre mes seins.

ISAMU

Tu m'effraies...

IKUKO

Tu es venu trop tôt. Ou bien c'est moi qui ai été trop lente.

ISAMU

Sais-tu combien j'ai pleuré chaque fois que mourait un de tes oiselets ?

IKUKO

Je le sais. J'ai pleuré, moi aussi.

ISAMU

C'était de fausses larmes...

IKUKO

Mes vraies larmes étaient pour toi, Isamu. Je n'avais rien d'autre à te donner.

ISAMU

Et moi, quand je pleurais, c'était pour toi plus que pour les oiseaux.

IKUKO

Nous n'allons pas perdre le temps à pleurer, Isamu. Dehors, la lune brille avec un tel éclat que la nuit est toute claire. C'est une nuit merveilleuse, une nuit de fête, la mienne, la tienne, celle de nul autre, qui est en train de commencer. *(Elle jette en l'air son oreiller.)* Ne pensons plus aux oiseaux morts. Sais-tu que le couple obscène qui depuis des années s'unissait chaque soir dans le lit commun est séparé cette nuit ? Sais-tu qu'ils dorment seuls ?

ISAMU, *à voix basse :*

Je le sais.

IKUKO

Tante Nobuko me l'a raconté tout à l'heure. Après que vous vous êtes querellés, papa et toi, cette femme est allée dans la chambre de la tante pour lui en faire son récit, et elle s'est mise à pleurer. Elle a dit qu'elle avait été vraiment bouleversée que papa ait pu la soupçonner ; tout le temps elle s'est lamentée, en se vantant de son innocence et de sa vertu ; mais, quand papa est entré pour lui demander de pardonner et de venir avec lui, elle a pris un air hautain, elle a refusé d'écouter davantage et elle a déclaré qu'elle dormirait dans la chambre de tante Nobuko. La tante est en train d'essayer de rendre à papa sa bonne humeur et cette femme s'est probablement endormie seule, de son côté. Si tu n'arrives pas à faire cette nuit ce qui est décidé, Isamu, pareille chance ne reviendra pas avant ma mort.

ISAMU

Je sais.

IKUKO

Plus tôt, quand je me suis évanouie, j'ai cru que j'allais mourir. Mais le monde de la mort où j'avais posé le pied n'était qu'un désert d'orties et d'épines qui étaient les brûlants regrets et les ardents remords d'avoir laissé inaccompli ce que nous avions le devoir de faire. À chaque pas, mes pieds étaient piqués, et quand je revins à moi ce fut avec le sentiment que j'étais saignante. Écoute-moi, Isamu. (*Tristement* :) Quand je mourrai, je veux fouler une herbe lisse et douce ; je veux aller vers une mer calme sans garder en moi aucun regret, aucune rancœur.

ISAMU

Je le sais, chérie.

*Il caresse sa chevelure.*

IKUKO

Que tu es gentil ! Ton courage est revenu, n'est-ce pas ? Tes épaules seront ma protection. Tu ne trahiras pas mon rêve, ma longue attente.

*ISAMU, le visage enfoui dans la gorge d'Ikuko :*

Non. Je te protégerai.

IKUKO

Embrassons-nous ! Mes lèvres te donneront l'énergie avec laquelle j'étranglais les petits oiseaux. Tu en recevras la force qu'il te faudra pour tuer cette bête obscène, cette louve.

*Un long moment, ils s'embrassent.*

*ISAMU, se redressant :*

Maintenant je me sens vraiment courageux, Ikuko.

*IKUKO, avec véhémence :*

Et tu es mon vrai grand frère. Va, maintenant.

*Isamu se détache d'elle et monte l'escalier de gauche. Ikuko le regarde, dans une attitude passionnée.*

### SCÈNE III

IKUKO

IKUKO, *sortant du lit :*

Il est monté... Il va vers la chambre... Il a ouvert la porte... doucement... délicatement... *(les yeux fermés, comme en prière)* sans faire le moindre bruit. Très bien ! Pas à pas, avec hardiesse, il s'avance vers le lit. Elle est endormie là, le visage éclairé par l'anneau de lumière qui tombe de la lampe de chevet sur l'oreiller. Elle dort profondément, totalement inconsciente des doigts de son fils qui vont se refermer sur son cou... Je n'entends rien encore... aucun bruit... Son visage endormi, je peux l'imaginer facilement, ce visage d'une femme qui n'a jamais pu rêver d'autre chose que d'argent et de saletés... Voici le moment où dans son rêve elle va être plongée, ensevelie pour toujours, et jamais elle ne remontera de l'obscénité... *(Avec nervosité :)* Toujours aucun bruit... le silence. *(Avec véhémence :)* Tue-la ! Tue-la. Tue-la vite, pour que soit arraché le mal de tout l'univers et qu'enfin nous puissions nous éveiller dans une atmosphère de propreté et de pureté. Enfonce tes doigts dans ce cou flasque et blanc. Vite, Isamu, vite ! *(Épuisée, elle retombe sur le lit. Un faible bruit se fait entendre en haut. Ikuko s'assied et crie avec une frénésie joyeuse :)* Ah ! Il doit avoir fait son œuvre. Qu'était-ce que ce bruit ? Il a réussi... cette fois. D'un instant à l'autre, sans avoir eu le temps de pousser un cri d'agonie, elle a été engloutie dans le sombre abîme où elle a sa juste place. Elle est morte ! Morte ! Le délétère brouillard rouge où si longtemps j'ai suffoqué se dissipe. Nous avons gagné, Isamu ; descends vite ! Nous avons gagné !

*Isamu descend l'escalier dans un état de stupeur.*

### SCÈNE IV

IKUKO, ISAMU

IKUKO

Enfin, tu l'as fait, Isamu ! Enfin !

ISAMU

...

IKUKO

Pourquoi ne parles-tu pas ?

*Isamu secoue la tête, avec faiblesse.*

Alors, tu n'as pas...

*Elle est interrompue par l'apparition de Ritsuko en haut de l'escalier. Échevelée, celle-ci porte un riche vêtement de nuit qui ressemble à celui des courtisanes de jadis. En la voyant, Ikuko s'écrie : A-a-h !...*

## SCÈNE V

RITSUKO, ISAMU, IKUKO

RITSUKO

Je ne suis pas morte, Ikuko. Regarde-moi bien... Je suis invulnérable ; ma vie doit être protégée par un sort ; tant pis pour toi !

*Tout au long de son monologue, elle reste debout, au sommet de l'escalier, regardant Ikuko et Isamu avec un air de menace.*

Te dirai-je pourquoi je ne suis pas morte ? Isamu a peut-être peu envie de l'entendre... N'est-ce pas, Isamu ?

*Isamu se retire au fond de la chambre d'Ikuko.*

Si tu ne veux pas écouter, tu ferais mieux de te boucher les oreilles, ce qui conviendrait parfaitement à ton ingénuité et à la douceur de ton caractère. Mais il faut que je raconte à Ikuko la malheureuse histoire d'un pauvre garçon, obéissant autant que bien élevé. Pourquoi me regardes-tu aussi fixement que si j'étais une étrangère ? Je suis ta mère en vérité, Ikuko, et tu as hérité de mon tempérament bon et méchant à la fois ; tu tiens tout de moi ; nous sommes terriblement pareilles. Maintenant, écoute-moi. Mon sommeil est léger ; quand Isamu ouvrit la porte, je compris tout ce qui allait arriver et je fis semblant d'être endormie, sachant qu'avec sa lenteur coutumière ce n'était pas tout de suite que j'allais sentir ses doigts sur mon cou. La façon dont à travers la chambre il s'avançait sur la pointe des pieds était d'une innocence qui me parut charmante. Je voudrais que tu aies pu le voir, Ikuko ; tu en aurais été émue comme moi. Quand il fut devant le lit il s'arrêta, demeura immobile. Je tenais les yeux fermés mais je pouvais imaginer son besoin de laisser passer le temps, son combat intime dont témoignait le battement de plus en plus rapide de son cœur. Je sentais aussi que les bouffées d'un parfum fort dont je ne manque jamais de toucher mon corps avant de me mettre au lit étaient en train de changer ce combat en une sorte de passivité voluptueuse... Et puis, à la fin, il se pencha sur moi ; son ombre couvrit mon visage. Tu n'as jamais connu pareille expérience, Ikuko, et tu es incapable d'apprécier le plaisir qu'une femme peut en retirer. Expérience et plaisir que je ne connais que trop, moi... Son souffle jeune et chaud vint caresser ma face ; ses mains tremblantes commencèrent à atteindre ma peau, ma gorge. C'était le moment que j'attendais pour vaincre, Ikuko. *(Elle fait une pause pour goûter la réaction d'Ikuko.)* Je lui ai souri tendrement, ouvrant mes yeux, et j'ai vu ses yeux noirs qui me regardaient avec une gentillesse timide comme il y en a dans les yeux d'un lapin noir ou d'un écureuil. Alors, poussant de côté très gentiment aussi sa tête, j'ai ouvert ma robe de nuit. Comme ceci *(elle refait le geste)*. En dépit de mon âge, mes seins sont aussi pleins et aussi ronds que jamais. « Tu as les mêmes seins qu'à trente ans », voilà ce que ne cesse pas de me dire ton père. Eh bien, je mis mes seins nus sous la lampe de chevet. Ensuite, que penserais-tu que je fis ? Oh ! la chose la plus naturelle que pût faire une

mère : je pris dans mes mains sa tête, la tête de mon fils qui un instant plus tôt était sur le point de me tuer, et je la pressai entre mes seins en souriant. Un petit moment il y resta niché, et je sentais la sueur de ses joues contre ma poitrine ; un moment qui était une éternité de douceur inexprimable ; un moment qui jamais ne te sera accordé, Ikuko... Enfin il se leva d'un bond, il se tourna et se glissa hors de la chambre. (*Une longue pause.*) Voilà. C'est tout ce que j'avais à vous dire. Et maintenant j'ai sommeil, très sommeil. (*Elle rit.*) N'est-il pas drôle que j'aie sommeil après tout cela ? Il est très tard. Vous feriez mieux d'aller vous coucher vous aussi. Je retourne dans ma chambre, Isamu ! (*Il la regarde avec effroi.*) Tu peux revenir si tu veux. Je ne fermerai pas la porte à clé.

*Elle se retourne et disparaît à l'étage supérieur.*

## SCÈNE VI

ISAMU, IKUKO

IKUKO

Isamu... (*Ils se regardent l'un l'autre longtemps.*) Très bien... Tu vas avoir une punition. Ce que je voulais t'offrir en récompense de ton acte, ce sera pour te punir... (*Elle appuie sa joue sur la poitrine de son frère.*) Il bat toujours aussi vite, là-dedans. (*Levant la tête pour le regarder en face :*) Et tu es couvert de sueur... Pauvre garçon, mon pauvre chéri ! (*Elle le prend par la main.*) Allons, Isamu, viens ! (*Au premier moment, Isamu recule.*) Effrayé ? Tu as peur de tout et de tout le monde. Amour ou haine, pour toi cela revient au même. Mais je ne vais pas te faire grâce... Viens !

*Elle tire l'écran autour du lit et y disparaît avec Isamu.*

## SCÈNE VII

KEISABURO, NOBUKO

*Nobuko entre à droite, en soutenant Keisaburo. Ils s'asseyent.*

NOBUKO

Vous ne devriez pas vous promener à travers la maison si tard dans la nuit. Pensez donc un peu plus à votre santé.

KEISABURO, *en grand seigneur :*

Dans un moment où le trouble envahit notre maison entière, comment ne serais-je pas préoccupé pour ceux que j'aime ? J'ai pensé à bien des choses, Nobuko... J'étais incapable de m'endormir et j'ai beaucoup pensé...

NOBUKO

Pour vous racheter d'avoir si peu pensé auparavant, je suppose...

KEISABURO

Vous êtes veuve et votre longue vie solitaire vous a rendue sarcastique. Autrefois, vous étiez différente. Et cette chanson angoissante, que vous chantiez tout à l'heure, faisait de vous une pleureuse gémissant à des funérailles. En tout cas, comme je disais, j'ai beaucoup réfléchi et je me suis décidé à mettre de côté mes derniers petits plaisirs, à perdre les derniers espoirs que j'avais en cette vie. Comme vous le verrez, à partir de demain matin, je ne demanderai plus à personne de me sourire ou de me regarder avec amitié.

NOBUKO, *en se remettant à tricoter* :

C'est une très bonne idée, à laquelle tôt ou tard arrivent la plupart des gens. Chez vous, cependant, elle est venue trop tard.

KEISABURO

De Ritsuko, d'Isamu, d'Ikuko, de tous, je n'attendrai plus un sourire ni le moindre signe d'affection. Froidement j'affronterai leurs bouderies, leurs tristesses, leurs désespoirs. Voyez-vous, je suis hors de tout cela.

NOBUKO, *les yeux sur son tricot* :

Vous êtes bien sûr de vous, me semble-t-il.

KEISABURO

Rien ne me touchera plus ; je suis immunisé. J'ai toujours contrôlé les autres ; je décidais des émotions qu'ils pouvaient me montrer ; jusqu'à présent, j'insistais sur ce point que pour toute personne avec qui j'avais affaire, l'essentiel était de me montrer un visage souriant. C'est fini, et la consigne est levée. Chacun se démasquera et me montrera son sentiment véritable.

NOBUKO

Est-ce aussi simple que cela ? J'ai du mal à le croire.

KEISABURO

C'est suffisamment simple. Si vous ne le comprenez pas, c'est parce que pendant toute votre vie vous avez été dominée par autrui. Votre tête est un petit réceptacle où il n'y a de place que pour votre menu cerveau ; tandis que la mienne est vaste et contient tout un monde de dépendants que je traite avec impartialité, que je nourris également et auxquels je donne une liberté pareille. À l'avenir, ils auront droit aux chagrins, aux rancunes, à la haine, aux plus lugubres passions dont l'homme est capable. Cela ne se passera pas sans quelque désagrément, je suppose, mais je veillerai à ce que les limites acceptables ne soient pas dépassées.

NOBUKO

Vous ne me dites jamais ce que vous sentez vraiment, quoique je sois votre cousine.

KEISABURO

Je vous dis ce que je ressens actuellement... Que voudriez-vous de plus ? Mais vous, Nobuko, dites-moi... Est-ce que vous croyez qu'il y a d'autres familles comme la nôtre ?

NOBUKO

J'hésite à vous dire que je ne suis pas sûre qu'il y en ait.

KEISABURO

En tout cas, ce n'est pas ma faute. Nous sommes comme une machine déréglée par un rouage faussé quelque part. Dès demain, mon travail va être de mettre un peu d'huile aux points essentiels, de serrer les écrous, de vérifier soigneusement l'ensemble jusqu'à ce que tout se soit remis à tourner bien. À cette seule idée, je retrouve mon énergie.

NOBUKO

Ainsi, vous n'avez pas perdu l'espérance... Quelle espèce de sauvage vous êtes.

KEISABURO

Dites ce que vous voudrez. J'ai peut-être été un homme excessif dans la sympathie ou l'antipathie que j'avais pour les sentiments des autres. Je ne crois pas avoir été bien affligé, moi-même, par ce que l'on nomme des sentiments, et si j'en ai eu ce n'aura été qu'à l'égard de ce que les autres me montraient. Par exemple, je ne vous ai jamais aimée, Nobuko, ou plutôt ce que je n'aimais pas en vous était votre solitude. La solitude est une sorte d'odeur exhalée par certaines personnes. Je la détestais chez vous, je détestais vos airs de solitaire, je ne vous en excusais pas. Maintenant, cela va changer.

## Scène VII

Je vais tolérer qu'on soit solitaire et je pardonnerai à ceux qui le seront ostensiblement.

NOBUKO

Que de générosité ! Mais vous-même, si vous tombiez dans la misère de la solitude, vous le pardonneriez-vous ?

KEISABURO

Je ne risque rien. Je suis fort comme un roc et les hommes forts n'ont pas à craindre la solitude.

NOBUKO

À vous montrer errant de pièce en pièce dans votre demeure, en pleine nuit, d'un pas chancelant, vous êtes pis qu'un solitaire ou que la solitude même, vous êtes le spectre de la solitude.

KEISABURO

C'est vous, Nobuko, qui êtes un fantôme.

NOBUKO

Pas du tout, mon cher cousin. Je suis un être humain et je sais ce que j'ai perdu. Je sais que pour moi tout est fini. Vous, au contraire, vous avez tout perdu et vous n'en savez rien.

KEISABURO

J'ai ma fortune, cet argent dont les gens superficiels prétendent qu'il ne mène pas au bonheur. Cela, je l'ai. Et ma fortune se multiplie d'elle-même sans que j'aie à m'en occuper, comme une poussée de champignons sur une souche pourrie. Dans cette maison, tout le monde court après mon argent, je ne le sais que trop. Et je me plais à préserver les espérances des gens en le tenant au froid pour plus tard, comme on fait des semences dont on attend de belles fleurs. Quand viendra pour eux le jour de l'héritage, il est probable qu'ils feront de même et qu'ils auront soin de garder l'argent sans le dépenser.

NOBUKO

Si c'est bien ce que vous pensez, pourquoi ne le leur donnez-vous pas maintenant ?

KEISABURO

Il me paraît mieux de leur laisser leur rêve de recevoir l'argent et de le dépenser comme et quand ils voudront que de leur en donner la possession tout de suite. Au moins est-ce ma façon de faire et de leur montrer à tous mon affection.

NOBUKO

Quoi que vous disiez, c'en est fini de votre maison familiale. Je le sens à l'air que nous respirons.

KEISABURO

Cela devrait vous faire plaisir, je suppose.

*Il s'engage dans l'escalier de gauche.*

NOBUKO

Où allez-vous ?

KEISABURO

Ne le demandez pas, vous le savez bien.

NOBUKO

Ritsuko est encore en émoi. Vous feriez mieux de la laisser seule cette nuit.

KEISABURO

Je n'ai pas d'ordres à recevoir. (*Il monte l'escalier.*) C'est encore une petite fille innocente, imprévisible en ses réactions, passant de la colère à la tendresse. Après ce qui est arrivé, elle va avoir besoin de moi plus que jamais. Je la connais. Cette nuit, nous serons les locataires de votre chambre. Vous pouvez prendre la mienne.

*Il sort en haut de l'escalier, à gauche.*

*Son tricot à la main, Nobuko sort à droite.*

SCÈNE VIII

ISAMU, IKUKO

*L'écran est retiré. Le frère et la sœur, à moitié nus, sont assis sur le lit, silencieux, illuminés par la lune comme une paire de statues. Le tableau vivant demeure un moment. Puis la lumière revient sur la scène pendant qu'ils se rhabillent.*

IKUKO

Notre arbre des tropiques a été abattu sous la lune et brûlé comme du bois de chauffage. Mais dans les flammes nous avons vu la grande fleur rouge que depuis longtemps nous désirions, n'est-ce pas ?

ISAMU

La fleur s'est épanouie sur notre chair vivante et chaude, non pas sur les cadavres de notre famille auxquels nous avons rêvé. Ikuko, il faut que tu ailles mieux, quoi qu'il en soit, et que nous puissions quitter la maison et vivre ensemble le temps qui nous reste encore.

IKUKO, *frottant sa joue contre la sienne, très émue :*

Il est trop tard, Isamu... trop tard.

ISAMU

Pourquoi dis-tu cela ?

IKUKO

Depuis ce matin, en une seule journée, j'ai eu la connaissance profonde de toute l'amertume et de toute la douceur que la vie tenait en réserve pour nous. Épuisée comme je suis, je me demande si je serai capable de durer un jour de plus. Demain matin viendra cet idiot de médecin et, cette fois, il lira sans peine la fin sur mon visage. Partout sur moi vont paraître des symptômes de mort qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir ; j'en serai couverte jusqu'à cette dernière parcelle de pulpe humide où ma langue sent un goût de moisi, au-dessus de ma bouche. Le cercueil sera porté dans la maison la nuit prochaine ou après-demain matin au plus tard. Je peux imaginer toute la scène, la lente entrée du coffre, pareille à celle d'un navire dans le port, Isamu ! *(Avec une espérance revenue :)* Tu disais, à l'instant, que nous allions vivre ensemble, tout seuls, tout le reste de nos vies, c'est bien cela ?

ISAMU

Oui... À partir de maintenant... Si nous en avons la volonté.

IKUKO, *dans un murmure :*

Si nous en avons la volonté... Oui, c'est donc possible *(passionnément)*... nous pouvons être ensemble dès maintenant et pour toujours. Promets-moi que toujours tu seras avec moi.

ISAMU

Ce n'est pas une question de promesse. C'est tout mon désir.

IKUKO

Je suis heureuse... Ah ! Que nous allons être heureux.

ISAMU

La façon dont tu dis le mot « heureux » me met un peu mal à mon aise...

IKUKO

Le bonheur ! Même si nous voulions vivre ensemble, toi et moi, en parfaite union, nous en serions empêchés par notre entourage. Si nous arrivions à quitter cette maison, les difficultés viendraient de tes sentiments. Je me suis bien aperçue qu'ils variaient d'ici au point contraire, même en une seule journée. J'ai peur de cette femme aussi, qui a gardé un grand pouvoir sur toi. Et c'est ton corps que je veux maintenant, Isamu, plus encore que ton cœur ; je le veux autour de moi comme un linge de funérailles, un suaire...

ISAMU

Tu veux...

IKUKO

Oui. Je veux que tu sois mon suaire, pour que ton corps soit uni avec le mien et que nos deux corps se corrompent ensemble. Nous voulions vivre unis. Mais le dernier jour de notre vie est arrivé. Soyons donc unis pour l'éternité !

ISAMU

...

IKUKO

De nouveau silencieux, Isamu. Ton visage est troublé, ne me le montre pas. Je ne veux pas que cette femme vienne te voler à moi et qu'elle puisse toucher ton jeune corps ardent après que le mien sera devenu pourriture.

ISAMU

Tu as confiance en moi ?

IKUKO

Plus maintenant... Après l'échec de ce qui est arrivé.

ISAMU

Je comprends.

IKUKO

Vois clair, Isamu. De nouveau, sans contredit cette fois, c'est notre dernière chance. Demain, je serais trop faible pour aller jusqu'à la mer. Il ne nous est laissé que cette nuit.

ISAMU, *effrayé* :

À la mer ?

IKUKO

Parle-moi des terrains reconquis que tu as traversés ce matin sur ton vélo... De quoi auront-ils l'air au clair de lune ?

ISAMU

Il y avait là des fortifications qui s'élevaient au-dessus de la mer, mais ce ne sont plus que des ruines à demi effondrées.

IKUKO

Sous la pleine lune, le lierre pourpre qui s'attache aux pierres dégradées doit prendre un éclat blanc.

ISAMU

Asséchée depuis quelques années seulement, la terre est déjà un désert où personne ne met le pied, sauf pour aller à la grosse station génératrice qui est au sud. Tu n'y verrais que l'herbe de la pampa ondulant à la brise avec ses têtes blanches brillant sous la lune. La route asphaltée ne va pas plus loin que le milieu de la bonification.

IKUKO

Et après la fin de la route, il n'y a plus que ce désert d'herbes où nul ne va, et puis la mer ?

ISAMU

C'est tout, oui. La grosse cheminée de la génératrice est probablement en train de jeter de la fumée et des escarbilles vers le ciel étoilé, mais les ruines noires des vieux forts sont trop loin pour en recevoir. Au-dessus du fort le plus proche de la mer est un ancien phare à l'abandon. Les carreaux cassés de ses fenêtres seront brillants de lune.

IKUKO

Les corbeaux doivent nicher là-bas.

ISAMU

Et les bateaux sont là, Ikuko... Tant de bateaux à l'ancre dont se voient les lumières sur toute la baie. Feux blancs aux hublots, près de la ligne d'eau, feux verts et rouges en haut des mâtures. S'ils appareillaient, on verrait leurs mâts passer au-dessus des têtes des arbres qui entourent les forts, mais il est trop tard pour qu'ils prennent à présent la mer.

IKUKO

Nous serons le navire qui va prendre la mer.

ISAMU, *graduellement entraîné par sa sœur :*

Oui, c'est nous qui prendrons le large, nous deux seuls.

IKUKO

Lentement, sous la lune et sur la calme mer, nous serons emportés, la main dans la main.

ISAMU, *avec une sombre exaltation :*

Main dans la main...

IKUKO

Nous allons partir ensemble, n'est-ce pas ? Ensemble pour toujours.

ISAMU

C'est décidé, Ikuko. Oui. Nous partirons ensemble.

IKUKO

Je monterai derrière toi sur ton vélo dans ce vêtement de nuit à longue jupe. Si fin qu'il soit, je ne sentirai pas le froid du vent de nuit. Tu pédaleras vite, je t'en prie, après avoir dépassé le poste de police et ses lumières rouges.

ISAMU

Et après les dernières boutiques aux stores baissés, les dernières maisons de la ville endormie.

IKUKO

Tous deux, tout seuls, nous irons droit jusqu'à la mer, après le carrefour de la grande route, par les chemins dépeuplés.

ISAMU

Partons, Ikuko. Je n'ai plus peur maintenant.

IKUKO

Nous arriverons sur les terres reconquises. Et puis, ah ! la brise... Nous verrons le vent de mer emporter les escarbilles vomies par la grande cheminée.

ISAMU

Nous roulerons un peu sur la nouvelle route qui ne mène nulle part et où il n'y a pas une voiture.

IKUKO

Puis ce sera la fin de la route, l'herbe de la pampa, ses têtes blanches.

ISAMU

Mais nous poursuivrons notre chemin en roulant à travers l'herbe.

IKUKO

En passant le mur de pierres éboulées.

ISAMU

Jusqu'à ce que nous soyons sur le rivage, devant la mer tant désirée.

IKUKO

Nous entrerons dans la mer sur notre vélo.

ISAMU

Mais notre vélo roulera sur la mer illuminée par la lune, au souffle du vent gonflant la voile de ton blanc vêtement de nuit.

IKUKO

Jusqu'à ce que tout cela s'engloutisse comme un navire qui sombre.

ISAMU

Jusqu'à ce que tout soit englouti.

*Un long silence...*

IKUKO

Oh ! Isamu... Tu t'es finalement décidé à partir avec moi.

ISAMU

Oui. Je n'aurais pas pu continuer à vivre après que tu serais morte. Aussi loin que je puisse me souvenir, tu as été ma seule source d'énergie, mon bonheur unique. Quand nous étions petits, n'allions-nous pas toujours en nous tenant la main ? Ainsi nous entrerons dans la mer.

IKUKO

Que je suis heureuse, Isamu ! C'est le plus beau jour de ma vie. Allons dans le jardin, maintenant, et montons sur ton vélo ensemble. Aide-moi.

ISAMU, *lui donnant la main pour l'aider :*

Oui. Il est temps que nous partions.

IKUKO

J'irai nu-pieds.

ISAMU

Nous n'aurons pas besoin de souliers pour marcher sur la mer.

*Ils sortent, vont dans le jardin, au fond de la scène.*

Par ici... Le vélo est à côté du portail.

IKUKO

Ne va pas en avant de moi.

ISAMU

Je te tiens par la main.

IKUKO

Isamu !

ISAMU

Quoi ?

IKUKO

Ce jour est celui que j'attendais.

*Ils sortent par la gauche, au fond de la scène. Un peu plus tard, on entend une faible sonnerie de timbre de bicyclette.*

## SCÈNE IX

NOBUKO

*Son tricot à la main, Nobuko entre vite, à droite, va au jardin et regarde dans la direction où sont allés Isamu et Ikuko. Un moment plus tard elle revient dans la pièce et appelle au bas de l'escalier de gauche.*

NOBUKO

Réveillez-vous ! Réveillez-vous ! Quelque chose de terrible est arrivé. Ce n'est pas le moment de dormir.

*Ritsuko, dans son éclatant vêtement de nuit, paraît en haut de l'escalier de gauche, avec Keisaburo en robe de chambre.*

Les enfants... Ils viennent de partir. (*Ritsuko et Keisaburo se regardent...*) Où voulez-vous qu'ils soient allés ? À la mer, sur la bicyclette d'Isamu, pour se noyer tous les deux. Ils ne reviendront pas, ils ne reviendront jamais, je vous le dis... Je les observais d'à côté, depuis le début ; je les ai vus sortir dans le jardin tout baigné d'humidité, prendre la bicyclette. Vieille et rouillée comme elle est, sous la lune elle semblait neuve, blanche, et elle brillait comme si elle était en argent... Isamu s'est penché sur le guidon pour laisser Ikuko monter derrière lui. Elle était en vêtement de nuit, pieds nus, mais elle souriait en se tenant à ses épaules et je pouvais voir à la clarté de la lune son visage joyeux et pâle, ses petits pieds mouillés de rosée. Et puis, ils sont partis. Dans son blanc vêtement qui claquait au vent, elle avait l'air d'une mariée dans sa robe de noces au sortir de la cérémonie, tandis que la bicyclette prenait de la vitesse dans la pente, après le portail. Qu'ils avaient l'air heureux, souriant tous les deux ! Jamais je n'avais vu d'aussi beaux sourires dans cette maison... La bicyclette s'est éloignée sur le chemin de la mer, sous le ciel étoilé, entre les maisons endormies, comme une charrette chargée de lis... Avant même que j'aie pu finir mon tricot, ils sont partis pour le voyage qui n'a pas de retour. Tout est fini ! Oui ! Voir la fin des choses, être témoin de la fin de tout, ce n'est que pour cela que j'ai vécu et que je suis encore en vie. Ici, tout est arrivé à terme et il n'y aura pas de recommencement, tout a été dit, seule forme de rêve qui me soit permise et qui me contente... Mais il doit y avoir quelqu'un, quelque part, pour qui je pourrais finir mon tricot, ou bien quelqu'un qui va mourir encore avant que je le finisse, et ce quelqu'un me cherche comme je suis en train de le chercher. Vous n'avez aucun besoin de vous préoccuper de moi. Je sens dans l'air qu'il y a des gens comme cela et que je dois les trouver pour leur donner mon soutien. Maintenant, je vais prendre congé de vous. Il n'y a plus rien à faire pour moi dans cette maison. Je reprendrai mon tricot ailleurs, pour qu'il serve à quelqu'un et ne soit pas gâché. Du reste, la laine est à moi. Adieu. Je ne crois pas que je vous reverrai jamais. Tout est fini.

## SCÈNE X

RITSUKO, KEISABURO

*Ils descendent doucement l'escalier.*

KEISABURO

Elle est partie. Quelle femme bizarre !

RITSUKO, *comme à soi-même* :

Non, tout n'est pas fini... Il reste une chose.

KEISABURO

Quoi ?

RITSUKO

Croyez-vous à l'histoire qu'elle a racontée ?

KEISABURO

Une folle imagination, qui ne mérite même pas qu'on lui refuse sérieusement créance.

RITSUKO, *regardant le lit vide* :

Ils sont probablement sortis pour se promener, excités par le clair de lune au point d'oublier le froid.

KEISABURO

Caprice, ce n'est que cela. Tous les jeunes gens sont ainsi. À nous inquiéter perpétuellement de leur conduite, nous n'aurions plus un instant de paix.

RITSUKO

Ce qui me rend heureuse est de voir combien vous êtes fort et tranquille. Vous ne vous laissez troubler par rien de ce que vous entendez.

KEISABURO

En outre, il se pourrait qu'Ikuko aille mieux. Le médecin pourrait s'être trompé dans son diagnostic. Toute la journée, elle a été la personne la plus remuante de la maison.

RITSUKO, *regardant la cage* :

Oh ! De nouveau, son petit oiseau est mort.

KEISABURO

À partir de demain, il ne faudra plus lui permettre d'en avoir d'autres.

RITSUKO

Ce qui est horrible, dans les choses qui vivent, c'est qu'elles finissent toujours par mourir...

*Elle prend l'oiseau mort et le jette dans le jardin.*

KEISABURO

Regardez : ce jardin est inondé de clair de lune ; les gouttes de rosée étincellent sur l'herbe.

RITSUKO

Comme tout est calme ! Y a-t-il jamais eu autant de paix et de tranquillité dans cette maison ? Et si... Si ce que Nobuko a dit était vrai...

KEISABURO

Vous parlez comme une petite fille.

RITSUKO

Si c'était vrai pourtant, cette paix et ce calme auraient une raison naturelle, qui serait que plus personne ici ne prépare un meurtre.

KEISABURO

Il n'y a jamais eu chez nous personne qui fût capable de ce genre de complot. Il n'y a jamais eu ici rien d'autre qu'une fortune et une famille de bon aloi, et ni l'une ni l'autre n'ont connu la moindre menace.

RITSUKO, *regardant le jardin avec un air égaré :*

Keisaburo...

KEISABURO

Eh bien ?

RITSUKO

Ne pensez-vous pas que notre jardin est trop à l'abandon, qu'il semble un peu trop solitaire ?

KEISABURO

Parce que personne de nous ne s'en occupe suffisamment.

RITSUKO

Non, ce n'est pas la raison. (*Avec un sourire terrible :*) Mais je pense que demain je vais y planter un arbre des tropiques.

KEISABURO

Un arbre des tropiques ? Croyez-vous vraiment qu'il ait une chance de prendre, au moment où va commencer la saison froide ?

RITSUKO

Avec les soins que j'aurai pour lui, il prendra et il poussera, soyez-en sûr.

KEISABURO, *étouffant un bâillement :*

Quelle espèce d'arbre avez-vous en tête ?

RITSUKO

Un grand arbre des tropiques, avec un abondant feuillage vert et lustré, un arbre qui deviendra plus épais et plus lourd en croissant, au point de cacher le ciel. Son branchage et son feuillage s'étendront sur tout le jardin, au point que nous serons obligés de nous courber pour y aller.

KEISABURO

Et ses fleurs, comment seront-elles ?

RITSUKO

Ses fleurs ?

KEISABURO

Oui. Il fleurira, je suppose.

RITSUKO

Naturellement, mon cher... Un matin, nous les verrons s'épanouir au-dessus de la masse des feuilles ; des fleurs rouges, d'un rouge glacé, brillant, sanglant, tellement éclatant que le jardin en sera tout incendié, comme le ciel au moment où le soleil se lève.

RIDEAU

## NOTE DE L'AUTEUR

*L'arbre des tropiques (Nettaiju)*, écrit pour le Bungakuzza en 1959, présente en sa plus grande intensité ma vision du classicisme au théâtre, et cela dans la pièce la plus abstraite que j'aie écrite. J'ai essayé, non seulement d'y suivre avec fidélité la règle aristotélicienne des unités, mais aussi d'y créer une version abstraite du « double suicide » cher à Chikamatsu. C'est, en somme, une sorte d'hybride, et je doute d'être capable encore de quelque chose de pareil aujourd'hui.

La première idée de cette pièce me vint d'un fait qui avait eu lieu en France, dans la campagne, et qui me fut narré par Asabuki Tomiko, un étudiant de littérature française qui vivait à Paris. Une femme, qui avait épousé pour sa fortune un homme vieux et riche, avait usé d'un stratagème aussi audacieux qu'ingénieux pour s'emparer de ses biens. D'abord elle avait noué avec son propre fils une relation incestueuse. Puis, quand elle l'eut réduit à n'être entre ses mains qu'un pantin soumis à toutes ses volontés, elle lui fit tuer son père en simulant un accident. Ainsi les richesses devinrent siennes, à cela près que le crime fut découvert plus tard. Le drame m'avait impressionné par la hardiesse de sa conception, hardiesse peu commune aujourd'hui. L'on pouvait interpréter ce qui était arrivé comme une manifestation de l'inconscient collectif jungien qui, en revenant en surface comme une eau souterraine à travers une fissure du sol, donnait au crime la qualité du mythe.

Je m'efforçai de transporter ce banal « mythe grec du rapt de l'argent » dans un cadre japonais, afin de satisfaire à mon besoin de classicisme. Un premier et simple expédient eût pu être de prêter l'histoire à une famille établie de longue date dans la campagne japonaise. Malheureusement, personne, au Japon, n'habite de château, et la couleur locale, restreinte ainsi, eût risqué de submerger le drame lui-même en le privant de ce caractère abstrait auquel je visais. D'autre part, situer la pièce à Tokyo ou dans quelque autre grande ville où les sentiments implacables de l'espèce requise manquent totalement n'eût pas été moins désespéré. Pis encore, étant donné que le Japon n'a pas de riche aristocratie, il aurait fallu se réduire au très ordinaire foyer d'une famille bourgeoise dont le chef eût tiré son revenu d'une société d'aciérie ou d'une bêtise de même genre.

En conclusion, je pensai que la seule façon de laisser aux mobiles des caractères leur singularité et leur simplicité était de choisir une mise en scène surnaturellement abstraite et de confier au seul dialogue le soin de faire aller les choses.

Ainsi naquit *L'arbre des tropiques* dans sa présente forme. En accord avec ma conclusion, je décidai de n'user pour écrire ma pièce que de ce qui remonterait de ma mémoire. Un aperçu des terres reconquises de Shibaura, les doux encouragements à mourir des pièces d'amour-suicide de Chikamatsu, des souvenirs de ma sœur qui n'est plus, les fleurs d'un « flamboyant » aperçu en république Dominicaine, une nurse de notre famille, dans mon enfance : cueillette où de la première à la dernière je me concentrai sur les images qui me revenaient, flottant dans ma mémoire comme dans un

rêve, des images qui allaient être les soutiens et les ordinatrices de mes théories dramatiques. La fleur écarlate de l'arbre des tropiques, symbole du mal, provenait d'une visite aux Amériques du Centre et du Sud, elle suggérerait, selon mon espérance, la passion effrénée et sauvage que nous montre le Sud, en opposition avec le refoulement sévère de l'émotion dans le Nord.

À mesure que prenait forme mon « Électre japonaise », le dialogue se rapprochait de la poésie toujours davantage. Mon souci était que la scène fût peuplée de passions seulement, de passions habillées par des mots. Le tout devait être baigné dans un coloris de cauchemar, cependant que le drame essentiel garderait une clarté de cristal.

L'excellente traduction de Kenneth Strang m'a donné un plaisir inattendu. Un ami américain, pourtant, me dit que si ma pièce avait des chances d'être comprise en Occident, elle n'y serait guère appréciée. Cela pour la raison que *L'arbre des tropiques* est écrit dans un style expressionniste qui est passé de mode aujourd'hui en Europe et en Amérique, où le courant opposé, celui de techniques impressionnistes dont Ionesco est exemplaire, est à l'ordre du jour. Toutefois ce qui est démodé dans le présent se retrouve invariablement à l'avant-garde de la mode après quelques années, et la version anglaise de *L'arbre des tropiques* n'aura pas à attendre plus, je suppose.

Quelques mots à propos de chacun des rôles de la pièce : Ritsuko est un type de putain voyante, belle encore et artificiellement conservée, à qui ses émotions jamais n'apportent la moindre incertitude. Quoique au fond du cœur elle puisse haïr Ikuko, elle lui conserve pourtant son amour maternel ; quoique au fond du cœur elle puisse désirer la mort de son mari Keisaburo, elle conserve envers lui son bonheur d'être une femme aimable autant qu'aimée. Ce n'est pas avant la dernière scène du dernier acte qu'elle paraît dans toute sa gloire de fleur du mal, debout au sommet de l'escalier dans sa robe éclatante, exposant en discourant les beaux globes et la belle peau de ses seins. Là, ses mots et son maintien doivent, en un certain sens, former l'apogée de la pièce entière ; elle doit devenir l'incarnation véritable de l'arbre des tropiques.

Keisaburo est un monarque content de lui, et chaque phrase, chaque mot qu'il profère, doit résonner comme un hymne aux délices de son bonheur d'exister. Son indiscutable amour pour Ritsuko ne consiste en rien de plus qu'un dégradant et importun désir physique. À travers toutes ses démonstrations d'affection paternelle, il est fondamentalement incapable d'aimer quelqu'un.

Ikuko est une jeune femme pleine d'audace et de passion qui, en dépit de son air de pureté jamais souillée, se révèle comme la digne fille de Ritsuko par la puissance de mal qu'elle exerce sur son poltron de frère aîné. Le but de son espérance et de son effort serait une purification entière de leur monde et, quand elle échoue, elle se réfugie dans la mort en y entraînant son frère avec elle.

Isamu, faisant mentir son nom (qui signifie « courageux »), est un jeune homme sensitif, susceptible, au cœur faible. Son intérêt érotique se partage entre sa mère et sa sœur. Il ne peut s'empêcher d'appartenir au monde de l'un comme à celui de l'autre et, n'importe comment, il n'échappera pas à la mort qui l'attend à la fin.

Nobuko, à première vue simple témoin objectif du drame, possède en fait la personnalité la plus originale de la pièce. C'est elle, et personne d'autre, qui sera la

messagère de mauvais augure et qui fera entendre l'approche du destin funeste. Elle qui, sortie d'un monde auquel avait mis fin la mort de son époux, s'est plongée dans celui qui restait pour veiller avec dévouement sur les vivants qui l'habitent et pour l'accompagner de ses travaux jusqu'à ce qu'il s'achève à son tour, et qu'ainsi soit accompli le drame.

La scène finale, avant le rideau, est spécialement importante. Ritsuko, dans ses dernières phrases sur l'arbre des tropiques, est essentiellement en train de proclamer à son mari : « Je te tuerai avant longtemps. » Il n'est pas besoin d'effets d'éclairage particuliers sur la scène, mais cette annonce du meurtre à venir doit créer dans l'assistance l'illusion de grandes fleurs écarlates, qui rempliraient tout l'espace de leur triomphal épanouissement.

Yukio Mishima